SIXIÈME ANNÉE. — N° 135 15 AOUT 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI MENSUELLE

LECTURE ET Transmission de Pensée

Au cours de mon dernier article, *La Possession démoniaque et la Science*, où je passais en revue les diverses hypothèses émises sur le cas de la petite sœur de Grèzes, la sœur Saint-Fleuret, j'ai été amené à écrire cette phrase :

« Je ne crois pas pour ma part — je le dis en passant — à ce qu'on appelle la lecture de pensée et je m'expliquerai à ce sujet, dès que j'en aurai l'occasion. »

Le hasard a voulu que dans le numéro même où je m'exprimais ainsi, l *Echo du Merveilleux* publiât une série fort intéressante d'observations, dues au docteur Ch. Binet-Sanglé, qui semblaient contredire mon affirmation.

Cette coïncidence me fournit l'occasion souhaitée et je la saisis.

Le sujet est complexe et captieux. Il importe donc de bien s'entendre sur les termes.

Et, tout d'abord, il convient de remarquer que les deux phénomènes que l'on confond ou que l'on assimile, tantôt sous le nom de *lecture de pensée*, tantôt sous le nom de *transmission de pensée*, sont des phénomènes analogues, connexes même si vous voulez, mais différents.

La lecture de pensée, c'est l'acte qui consisterait à lire, sans l'intermédiaire d'aucun signe extérieur, dans la conscience d'autrui.

Le phénomène se caractérise par les deux conditions suivantes :

1° Les deux expérimentateurs doivent être en présence l'un de l'autre ;

2° Le rôle actif est celui de l'expérimentateur qui lirait dans la pensée de l'autre.

La transmission de la pensée, c'est, au contraire, l'acte qui consisterait à projeter, sans l'intermédiaire d'aucun signe extérieur, des images ou des idées dans la conscience d'autrui.

Les caractères du phénomène, par rapport au précédent, sont ceux-ci :

1° L'expérience peut être effectuée à distance ;

2° Le rôle actif est celui de l'expérimentateur qui projette sa pensée dans le cerveau de l'autre.

Il est évident, au simple énoncé de ces définitions, que les deux phénomènes, encore qu'ils aient des points communs, sont absolument distincts, et qu'il est nécessaire, pour les bien analyser, de les étudier à part.

Commençons par la lecture de pensée.

J'ai dit que je croyais ce phénomène irréalisable ; mais il est bien entendu que je parlais du phénomène *absolu*, du phénomène type.

Il est d'expérience courante que deux personnes qui se connaissent bien arrivent, au moins sur des questions très générales, à se comprendre sans se rien dire.

Je connais des mères qui devinent toutes les pensées de leur enfant.

J'ai connu un professeur qui déconcertait certains de ses élèves et les faisait rougir, tant il mettait de perspicacité à surprendre leurs pensées, les mauvaises surtout, au moment même où elles leur traversaient le cerveau.

Ces exemples n'ont rien de commun avec la lecture de pensée, telle que nous l'avons définie.

Si les pensées que lit la mère dans le cerveau de son enfant ou le professeur dans le cerveau de ses élèves ne sont pas formulées par des mots ni manifestées par des gestes, elles sont néanmoins traduites par des signes, qui, pour être inconscients le plus souvent, n'en sont pas moins réels et révélateurs.

Le visage, surtout chez les enfants, est le reflet de l'âme. Il suffit, selon les cas, d'un peu de psychologie, de raisonnement, d'observation, de tendresse ou d'intuition pour y lire comme dans un livre ouvert.

La physiognomonie d'autre part — Génia Lioubow nous en donne une preuve nouvelle chaque quinzaine — est une science très positive, qui démontre que l'homme le plus dissimulé peut être, sans qu'il s'en doute, scruté et deviné jusque dans les plus intimes replis de son être moral.

Il est donc parfaitement possible à un homme de lire dans la conscience d'un autre homme, sans que ce dernier ait eu besoin de manifester sa pensée.

Mais ce n'est pas là, encore une fois, la lecture de pensée.

Il y aurait lecture de pensée dans le cas seulement où, les deux expérimentateurs mis en présence, l'un d'eux formulerait mentalement une idée que l'autre, immédiatement après l'avoir saisie, traduirait par des mots.

Ce phénomène ne s'est jamais produit.

Jamais il n'a été donné à un expérimentateur de lire dans le cerveau d'un autre une pensée même aussi générale que celles-ci : *Dieu est bon... Le monde est grand... Aimez-vous les uns les autres.*

Vous pouvez parcourir tout ce qui a été écrit sur le sujet. Vous ne verrez nulle part qu'une telle expérience ait été réalisée.

On me dira peut-être :

« Il s'agit dans vos exemples d'idées abstraites. L'expérience, en effet, n'a pu être réussie dans ces conditions. Mais elle a pu l'être, lorsqu'au lieu d'idées abstraites, il s'agissait d'images, de figures matérielles. »

Même ainsi réduite à la lecture d'*images*, la lecture de pensée est un phénomène qui n'a pu être réalisé.

Jamais un expérimentateur n'a pu, dans le cerveau d'un autre, surprendre des images aussi simples même que : *cheval... maison... drapeau.*

Je parle cette fois encore, bien entendu, de cas où l'expérimentateur « imaginant » n'indiquait, par aucun signe extérieur, la nature de sa pensée à l'expérimentateur « lisant ».

Il est bien certain, en effet, que l'expérience ne compterait pas si l'expérimentateur « imaginant » regardait un drapeau au moment où il pense *drapeau* ou un cheval au moment où il pense *cheval...*

J'arrive à la transmission de la pensée.

Je distinguerai, si vous le voulez bien, pour ce phénomène également, le cas d'*une idée abstraite* et le cas d'une *image concrète*.

Pour ce qui est du premier cas, je dis qu'il n'est pas d'exemple où l'on ait constaté la « projection » d'une idée abstraite d'un cerveau dans un autre, sans l'intermédiaire de signes, que ces signes soient des paroles ou des gestes, conscients ou non.

Pour ce qui est du second cas, je reconnais qu'il est une expérience qui semblerait faire croire à la possibilité de la transmission, sans signes, d'une image concrète d'un cerveau dans un autre.

Cette expérience, dont beaucoup de nos lecteurs ont pu sans doute être témoins, est une expérience assez banale.

Un hypnotiseur endort un sujet et, quand ce sujet est endormi, il lui fait prononcer des mots.

L'hypnotiseur pense, je suppose, *Napoléon* et le sujet, automatiquement, prononce : *Na-po-lé-on*.

Y a-t-il là, cependant, transmission de pensée, dans le sens que nous avons donné à cette locution?

Pour ma part, je ne le crois pas.

Cela demande à être examiné d'un peu près.

Pour qu'il y ait transmission réelle de pensée, il faudrait que le sujet arrive à penser lui-même le mot qu'a pensé l'hypnotiseur. Or, cela n'est pas.

Je me suis parfaitement rendu compte du fait, dans une séance qui eut lieu, devant un public d'invités, il y a deux ou trois ans, dans la salle des Folies-Bergère.

L'expérimentateur avait bien spécifié, sur ses lettres d'invitation, qu'il ferait des expériences de transmission de pensée. Cet expérimentateur était de bonne foi ; mais il était dupe d'une apparence.

Son sujet, une fois endormi, exécutait tous les ordres qu'il lui donnait mentalement.

Ces ordres n'avaient pas été convenus d'avance, puisque les gestes commandés l'étaient sur la proposition, faite à voix basse, de l'un quelconque des spectateurs présents.

Les témoins de ces expériences pouvaient donc croire qu'il s'agissait bien de transmission de pensée, surtout lorsque l'expérimentateur, au lieu de commander des *gestes*, commandait des *paroles*.

Mais ce n'était là, je le répète, qu'une apparence.

Le sujet, lorsqu'il articulait des *mots*, accomplissait un acte aussi inconscient que lorsqu'il esquissait des *gestes*. Il n'obéissait pas à une impulsion de sa volonté cherchant à réaliser une image créée dans son cerveau. Il agissait automatiquement. Son *moi* ne percevait pas la pensée que les mouvements de ses lèvres ou de ses membres formulaient pour l'assemblée. Il était une machine au service d'un autre *moi* que le sien propre. Il ne savait, quand il parlait, ce qu'il disait, ni, quand il agissait, ce qu'il faisait.

J'ai donc le droit de dire qu'il n'y avait pas transmission de pensée.

Le sujet était un appareil télégraphique qui, matériellement, mécaniquement, enregistrait la pensée de l'expérimentateur ; mais de même que la transmission d'une dépêche n'est réellement effectuée que si cette dépêche est recueillie et comprise par le destinataire, de même la transmission d'une pensée n'est accomplie que si la personne à qui on a voulu la transmettre en a pris conscience.

Or, il est indéniable que les sujets hypnotiques qui traduisent par des mots ou par des gestes les pensées des hypnotiseurs, n'ont aucune conscience de ces pensées.

Je crois avoir, par les considérations qui précèdent, suffisamment justifié la proposition que j'avais émise : à savoir que, selon moi, la *lecture* ou la *transmission* de pensée est un phénomène inexistant.

Est-ce à dire, cependant, que je nie tous les faits qu'on range communément sous l'une ou l'autre de ces appellations ?

J'en suis très loin. Ces faits existent. J'ai voulu simplement démontrer que l'explication qu'on en donne repose sur une analyse incomplète de leur genèse et de leurs conditions. Y a-t-il à émettre, à leur égard, une hypothèse plus solide, plus *réaliste* que celle de la *lecture* ou de la *transmission* de pensée? Ceci est une autre question. Nous l'examinerons un jour ou l'autre, car elle en vaut la peine.

GASTON MERY

UNE BELLE CURE
de Mlle Virginie Louvet

Un certain nombre de nos abonnés, de nos lecteurs, m'ont écrit pour me demander ce que devenait Mlle Virginie Louvet, la célèbre guérisseuse, dont l'*Echo du Merveilleux* a tant de fois relaté les cures vraiment extraordinaires, et à qui j'ai personnellement consacré, l'an dernier, plusieurs articles.

Les uns me disent : « Exerce-t-elle toujours? »

D'autres : « Guérit-elle toujours ? »

Certains, enfin, — tout simplement, tout naïvement : « Vit-elle toujours ? »

Je ne pouvais laisser tant de questions sans réponse, tant d'amis dans le doute. Je me suis donc rendu, un de ces jours derniers, au nº 136 de cette Galerie de Valois, si morne, si triste, comme si le temps voulait se venger de la gaîté que nos grand'mères promenaient jadis sous ses arcades...

« Vit-elle toujours ? » me demandait-on : elle est plus robuste, plus alerte, et, avec ses soixante-dix-sept ans plus jeune que jamais.

A part ce regain de bonne santé, telle j'ai vu l'an dernier Mlle Virginie Louvet, telle je la retrouve aujourd'hui.

C'est toujours la même petite vieille, à l'œil vif, au franc parler, ayant, comme on dit dans certaines contrées, « ses humeurs » et vous recevant, dans ces moments-là, avec une sorte de brusquerie franche, qui ne dure jamais, du reste.

« Je suis très heureuse de vous voir, me dit-elle, mais je n'ai que quelques instants à vous consacrer. J'ai des malades qui attendent, là, et je n'ai pas le droit de les laisser souffrir, puique j'ai le pouvoir de les guérir. »

Et la voilà qui cause, cause, s'échauffe : elle est lancée : « Si j'ai encore des malades ? Ah ! ne m'en parlez pas ! Je succomberais à la peine si je n'étais soutenue par quelque chose de mystérieux, voyez-vous. Et puis ce bien que je répands sur ces malheureux me réconforte et me donne du courage.

« Des guérisons? Elles sont innombrables et si je de-

mandais une attestation par écrit à chacune des personnes que j'ai soignées, j'en aurais un plein tiroir. Mais je n'en demande point. Quand on m'en envoie, je les prends. Je préfère de beaucoup un seul mot de remerciements »

Je fis alors observer à Mlle Louvet que son désintéressement était louable, mais que les hommes étaient les hommes et que la plupart d'entre eux restent disciples de saint Thomas. Une belle cure, une guérison réputée impossible, bien et dûment constatée, voilà ce qu'il leur faut.

« Ce n'est que cela. Avez-vous dix minutes? Bon. Tout près d'ici, rue de Richelieu. 21, habite un des grands tailleurs de Paris, M. Lussan. Allez le trouver de ma part. Il était perdu, condamné par tous les médecins : aujourd'hui il se porte comme vous et moi... et il a soixante-seize ans. Je suis certaine qu'il vous fournira de bonne grâce tous les détails que vous lui demanderez sur sa guérison. »

L'occasion était trop belle. Quelques instants après je sonnais à la porte de M. Lussan.

Je ne voudrais, à aucun prix, accompagner les déclarations de M. Lussan du moindre commentaire qui les affaiblirait, j'en suis certain.

Elles m'ont vivement intéressé et même ému.

Cet homme, qui occupe dans le grand commerce parisien une très haute situation, dont l'intelligence est égale à la culture intellectuelle, dont la sincérité et la loyauté sont incontestables, m'a très nettement exposé les différentes phases de sa maladie et de sa guérison. Il ne m'a rien caché et bien que la divulgation de nos petites misères soit pénible, c'est avec joie que M. Lussan à accompli ce sacrifice qui lui permet de prouver sa reconnaissance envers Mlle Louvet.

« J'étais atteint, me dit M. Lussan, depuis quatre ans, d'une incontinence d'urine qui ne faisait que s'aggraver de jour en jour. C'était un supplice intolérable. La nuit, je devais me lever tous les quarts d'heure, et je ne pouvais goûter le moindre repos.

« Pour comble de malheur, au début de cette année, à peu près, un abcès cancéreux se déclara à gauche de la vessie. Etant donné mon âge, les médecins hésitèrent à m'opérer. Après plusieurs consultations ils avertirent mes enfants qu'il n'y avait rien à faire, et que j'étais perdu.

« C'était aussi mon avis, je vous l'avoue.

« Je ne me nourrissais que de raisin, de cerises et de crème glacée. Je ne pouvais rien absorber autre chose. Bref, cloué sur mon lit, j'attendais impatiemment la fin de mes douleurs.

« Un jour une des amies de ma fille nous demanda pourquoi nous ne nous adresserions pas à Mlle Louvet.

« J'étais arrivé à un point où, quoique désespéré, on espère quand même et l'on essaie tout. Nous envoyâmes chercher Mlle Louvet. Elle vint, m'examina et promit de revenir le lendemain me dire si elle pouvait faire quelque chose pour moi.

« Le lendemain, effectivement, elle revint et, de la façon la plus simple du monde : « Espérez ! Je vous guérirai », me dit-elle. Puis, se tournant vers ma fille : « Avant dix jours, il mangera du poulet. » — « Si c'était seulement dans un mois? » — « Dans dix jours vous dis-je. »

« La première friction que me fit la bonne demoiselle ne me produisit aucun effet. La seconde sembla endormir un peu mes douleurs, mais je me disais : « Illusion ! » A la huitième, Monsieur, vous entendez bien, à la huitième, je quittais mon lit et j'essayais quelques pas. Dix jours après le commencement du traitement, j'absorbai un peu de poulet.

« Mlle Louvet avait dit vrai.

« Un mois après, j'étais transformé. Partie l'incontinence d'urine, et le comble, parti aussi l'abcès cancéreux !

« Mon médecin n'en revenait pas.

« Aujourd'hui, je mange, je bois tout ce que je veux, je prends mon café et mon petit verre à chaque repas, et tel que vous me voyez, je viens de faire un tour aux Champs-Elysées.

« Je dois la vie à Mlle Virginie Louvet, je suis heureux de le dire et je vous autorise à le répéter. J'acquitterai ainsi une part de la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers elle. »

Et maintenant, que penser?

Les cures de Mlle Louvet sont nombreuses, celle-ci est vraiment intéressante.

Un homme de soixante-seize ans, atteint d'une maladie d'autant plus grave que son grand âge est un facteur d'affaiblissement, et dont le soulagement, sinon la guérison complète, est un fait très réel, qui, après un mois de frictions avec l'eau merveilleuse de Mlle Louvet, semble recouvrer la santé !

Il n'y a qu'à s'incliner devant le fait.

G. M.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** *La tragique histoire de Mlle de Saint-Etienne.*

Qui donc a pu oublier, dans cette auberge de montagne peu fréquentée, les *Mémoires de Mlle Quinault*. Ce n'est pas un livre de villégiature. Mais béni soit cet inconnu ! Ici, tout le monde est couché à dix

heures; il règne un silence énorme, déconcertant pour l'oreille. On ne peut que dormir, et l'esprit se révolte contre cette tyrannie! Je me plonge avec délices dans l'aimable bavardage de la comédienne. On y trouve un cas de « double » extrêmement curieux. Il est assez aisé d'y faire la part de la vérité (de ce qu'on n'eût pas imaginé en ce temps) et de l'amplification romanesque.

Le comte Isalguier, d'une vieille maison toulousaine, qui tenait beaucoup à ne pas défigurer son nom par l'adjonction d'une particule, était un des amis de Mlle Quinault. Elle le voit un jour, au retour d'un voyage, si pâle et si triste, qu'elle en est émue.

— Mon Dieu ! dit-elle au duc de Fronsac, aurait-il quelque accointance avec le duc de Saint-Simon, qui, s'il ne fait pas trappiste, envoie du moins à la Trappe, charitablement, les âmes qu'il a pu escamoter au diable?

Elle questionne le gentilhomme toulousain; après s'être longtemps défendu de parler, il finit par lui remettre une relation de sa triste aventure. On n'en peut donner ici qu'une partie.

Aux bains de Rennes, dans la sénéchaussée de Castelnaudary (excellents pour les affections rhumatismales, et où il était allé se guérir d'une « fraîcheur » au bras), le comte Isalguier rencontre Mme de Niort et sa nièce, Mlle de Saint-Etienne. Mme de Niort, chanoinesse, touchait à la décrépitude; Mlle de Saint-Etienne, au contraire, entrait dans son printemps; elle était belle à ravir. Le comte en tombe amoureux. Elle écoute à peine, souffre à peine ses protestations et ses soins, elle le fuit; et cependant, il croit reconnaître qu'il ne déplaît pas. Il y a dans le regard d'une femme qui vous veut de la bienveillance, quelque chose de particulier qu'on comprend, pour peu qu'on ait l'usage du monde.

Il lâche son grison, beau garçon et retors, sur la femme de chambre de Mlle de Saint Etienne. Le grison revient, l'air dolent :

— Ah! monsieur, laissez cette demoiselle; cela ne fait pas pour nous (expression du pays)

— Et pourquoi, s'il vous plaît, monsieur Vincent? Il ne manque là ni noblesse, ni fortune, ni attraits.

— Mais, monsieur, Mlle de Saint-Etienne est... double!

— Double! Que veux-tu dire?

— Eh! qu'elle est double... oui, partagée en deux.

— Es-tu fou, ivre ou insolent à dépasser les bornes?

— Qu'y peux-je faire? je vous dis ce qui est; mademoiselle n'est pas la seule demoiselle de Saint-Etienne, il y en a une autre qui loge on ne sait où, qui parfois se montre, parfois disparaît; allez, c'est une terrible histoire.

« Il poursuivit, et me débita des extravagances, des rêveries de fantômes, d'apparitions qui tourmentaient ma maîtresse; il en débitait tant que je me déterminai à avoir une explication avec Mme de Niort. Celle-ci ne sortait que pour nécessité absolue, et le dimanche, après la messe entendue, elle restait dans sa chambre pendant l'office du soir, auquel sa céleste nièce était très assidue; je profitai de la circonstance, et le lendemain (nous étions au samedi), j'arrivai chez la chanoinesse, certain d'avoir trois grandes heures au moins à pouvoir lui parler en liberté; je lui répétai les propos de Vincent, et à la douleur qui se répandit sur son visage, je commençai à craindre qu'un peu de vérité ne fût cachée sous ce mensonge.

« — Monsieur le comte Isalguier, me dit la chanoinesse, ma nièce, modèle de la plupart des perfections humaines, est en proie à une maladie fatale, car quel autre nom donner à l'état d'hallucination, qui trop souvent la rend la plus malheureuse des femmes ?

« Il y a six ans, elle en a vingt, que se trouvant seule dans sa chambre, au premier étage du château paternel, elle entendit le bruit d'un carreau de verre qu'on brisait à une des fenêtres du salon, placée au rez-de-chaussée. Elle se dit mentalement : Quel bonheur que je sois ici! si j'étais au jardin, on m'accuserait du coup qu'on expliquerait par une pierre lancée. Un peu après, sa mère entre et la gronde sur le carreau cassé; elle se justifie, on lui répond qu'on l'a vue dans le salon il n'y a qu'une minute, et qu'elle a sans doute monté l'escalier rapidement. Elle nie, se débat; on insiste, elle ne cède pas; bref, on la met en pénitence, comme menteuse.

« Un mois après, elle entrait dans la chapelle du château, où elle était seule, lorsqu'elle recula à la vue d'une fille de son âge ayant ses traits, sa taille, sa parure, et qui priait agenouillée sur une tombe. La naïveté de ma nièce la sauva d'un mouvement de terreur, et ne lui laissa voir dans ce fait qu'un moyen solennel de justification ; elle se recule, sort du saint lieu, court à sa mère lui apprendre ce qui se passe, lui demande quelle peut être cette jeune fille, si pareille à elle-même. Sa mère, confondue, frémit, se lève, la suit ; on ne vit rien cependant. Rose affirmait avec tant de détails ce qui s'était offert à elle, que ceci donna fort à penser. On en parla, des prêtres s'en mêlèrent, leur prudence conseilla d'attendre ; on n'eut pas besoin d'attendre longtemps. Un vendredi saint, le chapelain et une de nos femmes de service, qui étaient dans la chapelle, l'un à confesser l'autre, virent distinctement, de la tombe signalée par Rose, s'élever un être tout semblable à ma nièce, qui traversa la nef et disparut. Oh ! pour cette fois, on ne douta plus du prodige ; on environna Rose de soins pour empêcher qu'elle ne se trouvât s ule et pour qu'on ne l'effrayât pas en appelant son attention sur un tel phénomène.

« Un jour que ma nièce se regardait dans un miroir de Venise, elle se vit double ; un cri horrible lui échappa, et cette nouvelle apparition fut constatée. Depuis, elle eut lieu de loin en loin, toujours avec des circonstances étranges ; d'autres, dont l'aumônier et la femme de chambre furent les témoins, et depuis six ans, ma nièce est en proie à ce délire cruel.

— Mais, madame, dis-je, si d'autres ont vu aussi?

— Je me méfie de leur témoignage, il n'en est aucun qu'on ne pût combattre avec succès ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'imagination de Mlle de Saint-Etienne est péniblement affectée ; qu'elle se croit sous l'influence d'un mauvais esprit, et que cette pensée la mine, la dévore et la conduit au tombeau.

Je demeurai confondu : — Mais, dis-je, la religion a des secours !...

— Des exorcismes, on s'en est servi sans succès, le mal est dans le cerveau, et des fripons ou des imbéciles aident à le troubler en affirmant ce qu'ils n'ont pas vu, ou ce qu'ils ont cru voir.

« A mesure que Mme de Niort me parlait, je me ressouvenais que pendant la semaine dernière, sans que je pusse préciser le jour et au moment des dernières lueurs du soir, j'avais vu d'assez loin Mlle de Saint-Etienne se promener mélancoliquement dans le cimetière de la paroisse. Le lieu, l'heure me surprirent, je ne sais quoi détourna mon attention, et lorsque je voulus suivre de l'œil les pas de ma maîtresse, je ne pus reconnaître où elle avait passé. La nuit tomba, et malgré mes soins je perdis sa trace ; je la retrouvai en rentrant à l'auberge, assise auprès de la chanoinesse, et vêtue en femme qui n'est pas sortie. Alors je me figurai que j'avais été la dupe d'une illusion, et pris pour Rose quelque leste villageoise.

« Maintenant, le fait changeait de face, il se présentait sinistre, devais-je le répéter à Mme de Niort? La conclusion de son récit m'en détourna, je ne voulais prendre rang ni parmi les fourbes, ni parmi les imbéciles. Je me tus donc, je manifestai seulement le désir que j'aurais de me marier avec cette belle personne.

« — Votre recherche nous flatte, me fut-il répondu, et à présent plus encore, puisque vous passez par-dessus ce dont je viens de vous instruire ; vos soins sont accueillis avec intérêt ; mais je crains que ma nièce, persuadée de sa mort prochaine, ne se refuse à un hymen qui sera trop tôt suivi d'une pompe funèbre.

« Le lendemain, admis auprès de ma malheureuse maîtresse, je lui fis l'aveu direct de mon amour, et sollicitai la permission de m'adresser à sa famille. Elle soupira et me dit :

— J'espérais qu'instruit par ma tante de ma situation pénible, vous ne voudriez pas associer votre sort au mien.

— J'aurais eu donc bien peu d'amour, répondis-je, puisqu'il se serait éteint à un récit qui ne doit que m'attacher de plus en plus à vous? Non, mademoiselle, mon cœur reste le même, il sera heureux de vous le prouver et surtout de partager votre mauvaise fortune.

— Vous épouseriez un cadavre, dit-elle en soupirant. La mort me suit et me presse de près ; que vous semble de cette apparition ?

— Mademoiselle, Pascal, ce puissant génie, croyait voir sous ses pas un précipice toujours béant pour l'engloutir. Le maréchal de Fabert s'était imaginé avoir fait un pacte avec le démon. Il y a mille exemples pareils.

— Et ceux qui comme moi ont vu ?

— Ou trompeurs ou trompés.. ..

« J'allais achever la phrase, lorsque, levant les yeux sur ceux de Mlle de Saint-Etienne, je vis derrière elle, et en face de moi, une figure entièrement semblable à la sienne : la taille, le vêtement, les cheveux tout pareils. Quelque pût être mon énergie, j'étais trop peu préparé à cette vision inattendue et sinistre pour me contenir assez pour empêcher la jeune fille de remarquer mon étonnement et ma consternation ; je tressaillis, une morne pâleur couvrit mes joues. Mlle de Saint-Etienne devina ce qui se passait, car avec une soumission admirable à la volonté divine et une résignation dont à cet âge on est peu capable, elle me dit sans s'émouvoir :

— Eh ! bien, monsieur, *ou trompeurs ou trompés.....*

Le brave gentilhomme persiste quand même ; il se présente chez M. de Saint-Etienne, qui le reçoit en homme flatté de sa recherche. On voit le respectable archevêque de Toulouse, M. de Nesmond, qui exorcise de nouveau Mlle de Saint-Etienne, sans résultats.

Une nuit, je fus réveillé par le contact d'une main plus froide que le marbre ; j'ouvris les yeux, et, à la clarté de la lune, je vis distinctement une femme toute pareille à Mlle de Saint-Etienne, qui mit un doigt sur sa bouche et me fit signe de la suivre .. Je me vêtis à la hâte et pris mon épée à la main sans la sortir du fourreau. Nous parcourûmes le château ; le fantôme ouvrit une porte que je croyais condamnée, et, se dirigeant vers la chapelle, se plaça sur une pierre ; là, elle me regarda avec une expression sinistre ; elle disparut non soudainement, mais peu à peu, comme si elle descendait dans le sein de la terre.

Malgré mon effroi, j'examinai le lieu attentivement ; je fis, avec la pointe de mon épée, une croix sur la plaque de marbre sans inscription où l'ombre avait disparu. Ce soin pris, je regagnai bien vite ma chambre, où j'arrivai rapidement ; je me recouchai et je cherchai à me reposer de tant de fatigues.

Dans ce moment, il me sembla entendre soupirer ; le sang se glaça dans mes veines.

— Qu'est-ce ? demandai-je. A-t-on encore besoin de moi ?

On se tut ; je crus avoir été trompé par une illusion... un nouveau soupir me retira de cette erreur ; je repris la question que j'avais déjà faite, alors j'entendis murmurer à mon oreille :

— Il faut une expiation.

Il révèle ces faits à son hôte, M. de Saint-Etienne, qui n'en paraît pas trop surpris, soupire, murmure quelques mots sur la vengeance divine qui poursuivra le criminel jusqu'à la quatrième génération, mais refuse de leur faire connaître un secret qui ferait la honte de sa maison. Le père accepte avec douleur, mais résigné, que sa fille soit réservée comme victime expiatoire. L'amant repousse cette idée ; il pénètre de nuit dans la chapelle, accompagné de son valet, soulève la pierre. Un profond soupir, qui les frappe de terreur, se fait entendre. Ils continuent leur funèbre besogne et découvrent une bière. Mais à ce moment, M. de Saint-Etienne, accompagné de plusieurs domestiques, entre dans la chapelle. Il reproche au comte Isalguier de ne pas respecter l'hospitalité qu'on lui accorde, et le chasse en termes si durs, qu'il se voit contraint de demander réparation au fils aîné de la maison. Il a le malheur de le tuer. Quelques jours après, Mlle de Saint-Etienne était ensevelie dans cette chapelle fatale. D'où la sombre mine qu'apportait le comte au petit lever de Mlle Quinault.

On voit que cette seconde partie de l'histoire a l'air dramatisée à plaisir. Reste le cas de Mlle de Saint-Etienne : bilocation habituelle et consciente que personne, il y a seulement cinquante ans, n'aurait eu l'idée d'imaginer. Il est fort curieux. La Société des Recherches Psychiques n'en a pas de semblable dans le volume entier *Les fantômes des Vivants* qu'elle a

consacré à cette sorte de phénomène. Si j'étais à Paris, je me serais efforcé de trouver quelques renseignements sur cette demoiselle de Saint-Etienne. Mais au pied du Lautaret, je dois me contenter de transcrire et d'avoir honnêtement atteint minuit avant de souffler ma bougie !

GEORGE MALET.

LE COURONNEMENT D'ÉDOUARD VII
et les voyantes

Dans notre numéro du 1er juillet dernier, au moment où la soudaine maladie du roi d'Angleterre avait reculé à jamais, croyait-on, les fêtes et la cérémonie de la *coronation*, nous avions recherché si cet incident — ou mieux cet accident — avait été prédit par les voyantes et voyants les plus célèbres.

Nous ne voulons pas rééditer ces diverses prophéties et nous nous contentons de renvoyer nos lecteurs au numéro cité plus haut.

Aujourd'hui Edouard VII semble rétabli et il vient d'être couronné roi d'Angleterre.

Un journal prononce à ce sujet un bien gros mot : la faillite de l'occultisme, tout simplement parce que Mlle Couëdon se serait trompée en s'exprimant ainsi à l'égard de cet événement :

Il sera proclamé
Mais ne sera pas couronné.

Malheureusement pour notre confrère, Mlle Couëdon n'a jamais prononcé un oracle de cette nature. Nous avons fait des recherches. A part cela l'information est exacte.

Mme de Thèbes se serait également trompée, toujours aux dires du journal bien intentionné. Or, voici quelles furent, exactement, les déclarations de la chiromancienne au reporter du *Petit Parisien* qui l'interviewa à la première nouvelle de la maladie du roi :

— Croyez-vous que le malade se rétablisse bientôt ?

— Je ne sais, je me rappelle si mal... *Pensez donc, j'ai vu ses mains il y a dix ans !*... Oui, pourtant, je vois un grand événement au mois de juillet : le roi se rétablira, mais sa ligne de vie est bien courte !

Même s'il souffre à en mourir, il se redressera ; c'est un ferme caractère, combattif, résolu, d'un jugement très droit et très sûr ; c'est aussi un souverain autoritaire : devrait-il rendre l'âme au dernier moment, qu'il marchera, si ses forces le lui permettent !

Et elle ajouta :

J'ai grand peur que le roi Edouard VII ne monte jamais sur le trône de ses pères.

Il est placé sous un nombre néfaste, et *je crains* qu'un événement malheureux ne vienne, à la veille même du couronnement, attrister le peuple anglais.

Il n'y a là aucune affirmation, rendue, au reste, impossible par ce fait que Mme de Thèbes n'avait pas revu le *sujet* (qui était en même temps *souverain*) depuis dix ans.

Quant à Mme Kaville, voici ce qu'elle m'a dit, fort nettement, il y a quelque temps. J'ai, du reste, déjà publié cette prophétie dans un précédent numéro :

Le public le croit atteint d'un appendicite et la presse anglaise a reçu des ordres pour l'entretenir dans cette idée. C'est faux ! Le roi est atteint d'un cancer à l'estomac. A l'encontre de la plupart des voyantes, cartomanciennes, etc., je vous dirai que, d'après mes cartes, *je le vois couronné*, mais il ne règnera pas longtemps. Il va entrer assez rapidement en convalescence. On en profitera pour lui poser la couronne sur le front. Mais il aura bientôt après une seconde rechute. Il semblera triompher encore de la mort, mais succombera pourtant. Je place cet événement dans le premier semestre de 1903.

Un certain Evan Hugh, que nos voisins d'Outre-Manche ont surnommé le *Prophète*, s'est très nettement fourvoyé, nous ne le nierons point.

Dans mon opinion, dit-il, les indications astrologiques ne sont guère rassurantes et je prendrai sur moi de formuler cette prédiction : *Edouard VII ne sera jamais couronné.*

Cela prouve tout simplement que les *prophètes* anglais ne valent point les *prophètes* français.

Et puis, quand bien même on se serait trompé une fois, faut-il en déduire qu'on se trompe toujours ?

Il est facile, à ce compte-là, de crier à la faillite de l'occultisme.

R. L. B.

A LOURDES

Un de nos lecteurs, M. le comte de Place, nous envoie le très intéressant article qu'on va lire, sur les étranges phénomènes dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, et qui ont pour théâtre le couvent des Passionistines de Lourdes. Nous publions cet article à titre de document, en laissant à son auteur la responsabilité des commentaires dont il accompagne le récit des faits.

Des phénomènes étranges se passent depuis 1898, au couvent des Passionistines de Lourdes sis à l'extrémité de la ville, sur la route de Bagnères.

Ce couvent, de date récente, et dont l'ordre fondé par saint Paul de la Croix a peu de couvents en France, a eu l'idée de faire exécuter par la maison Raffl, de Paris, un groupe de grandeur naturelle représentant le tableau de la Vierge de Campocavallo d'Osimo, près de Lorette.

Tout le monde sait que la Vierge de ce tableau pleure, et c'est devenu un pélerinage célèbre de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

La Vierge tient son fils descendu de la Croix entre ses genoux, position toute naturelle confirmée, du reste, par des révélations anciennes et récentes. Or, à Lourdes ce n'est plus une peinture, mais de la pierre et, par conséquent, toute illusion est impossible.

En septembre 1898 et surtout la veille de la sarabande exécutée à Paris par les étudiants, en octobre de la même année, Notre-Seigneur a été vu avec des larmes dans les yeux et ces derniers remuaient, sa poitrine était haletante et rougeâtre, comme livide, et la Vierge pleurait aussi.

Parfois les yeux du Christ sont très clairs, parfois ternes, bien qu'en émail.

Sa bouche, dont on apercevait un peu les dents, s'est entr'ouverte et le sang coule autour du front. A d'autres moments la figure est rayonnante et le corps livide de Notre-Seigneur se recouvre de sueur.

La Vierge pleure si abondamment que diverses personnes ont essuyé ses larmes.

Chose singulière, aux endroits essuyés ou frottés, la pierre prend le ton de chair vive et bien des personnes sont venues le constater.

Comme la curiosité publique devenait trop grande, la sœur supérieure eut l'idée de faire poser une grille devant le groupe, pour qu'on n'y pût toucher ; les ouvriers, en la posant, furent surpris des changements qui s'étaient opérés dans la statue et particulièrement à l'ouverture de la bouche.

Les Pères de la Grotte et les prêtres de Lourdes, interrogés à ce sujet, recommandèrent de faire le silence le plus absolu sur ces manifestations.

Les motifs allégués étaient que ces phénomènes devenaient trop fréquents en Italie et en France, et par conséquent qu'il fallait être prudent.

D'aucuns ajoutaient que ces phénomènes pouvaient être diaboliques, bien que personne ne pût voir ce que le diable pourrait bien y gagner, à moins de faire dévier en partie le pélerinage de la Grotte.

Les pères de la Grotte, surtout, opinaient pour cette dernière opinion.

Lourdes, disait-on, qui est un sourire de la Vierge, ne peut devenir à son autre extrémité une *Mater Dolorosa*; ce serait un contre-sens et sûrement que si Notre-Seigneur voulait renouveler en France les merveilles de Campocavallo, ce ne serait pas Lourdes qu'il eût choisi puisque sa Divine mère y avait apparu.

Beaucoup objectaient, tout au contraire, que c'était un nouvelle bénédiction pour la ville, que la vierge du XIXe siècle était par excellence la vierge des Douleurs, exemples : à la Salette, à Pontmain, Pellevoisin, Boulleret, etc.

Quoi qu'il en fût à cette date, les pèlerinages voisins commençaient à affluer, et il fallait prendre un parti : ou faire, comme à Campocavallo, déposer des registres où ceux qui voyaient écriraient ce qu'ils avaient vu, ou mettre le nouveau pèlerinage en interdit.

C'est à ce dernier parti qu'on s'arrêta

En 1899, le parti pris du silence prépare les pèlerins au retrait de la statue ; en 1900 il a lieu.

On fait alors courir le bruit que le groupe a été déposé dans le couvent des Frères dits de Ploërmel, et cela pour dérouter ceux qui s'obstinent quand même à vouloir voir de leurs propres yeux.

On a beau protester, le groupe n'est plus visible. On l'a mis au fond d'un des corridors du couvent et à la chapelle la place est vide.

Mais voici qu'en mai 1901 les pèlerins belges arrivent comme à l'ordinaire depuis quatre ans, et, moins dociles que les Français du pèlerinage d'hommes, ils enfoncent la porte en menaçant les deux religieuses qui la défendaient.

Ils rendent leurs hommages à la Vierge et au Sauveur et payent le dégât.

D'autres alors s'irritent et devant cette insistance sans doute suivie de réclamations, M. le curé de Lourdes, malgré les ordres venus de l'Evêché, se voit obligé de permettre à quelques personnes d'y aller prier, mais ne permet pas de nombreux groupes.

Petit à petit la conspiration du silence et les bruits fâcheux reprennent le dessus.

Cependant, comme à Campocavallo, quelqu'un a recueilli les dires de bon nombre de personnes, et l'enquête se fait ainsi à la sourdine au lieu du plein jour.

On a l'air de redouter ce dernier.

Les phénomènes du groupe s'accentuant à mesure que l'horizon s'assombrit, on veut aussi étouffer le petit oratoire.

Les Belges venus cette année ont dû baisser pavillon et personne n'entre plus.

Mieux que cela, on ne peut même pas se procurer la photographie du groupe pour la comparer avec la photographie originale N° 1557 du catalogue Raffl On a peur du soleil qui pourrait corroborer les paroles du représentant de la maison Raffl, disant que le groupe était métamorphosé.

Comme s'il n'y avait pas le soleil de l'éternelle justice éclairant à la fois la vérité et l'imposture !

On se dirait arrivé à ce passage de l'Ecriture où il est dit que lorsque les hommes ne voudront plus ni croire ni entendre, les pierres parleront, et ils seront obligés de voir.

Au surplus, l'imposture s'étale partout, et on la

laisse s'étaler. Les champs de foire sont remplis de voyantes de toutes sortes dévoilant l'avenir comme au temps des Sibylles. Et nulle autorité n'intervient.

Mais à Lourdes ce sont des pierres qui parlent, et comme on ne peut les accuser de sorcellerie, on les met sous clef, avec la certitude absolue qu'elles ne se plaindront pas. Les plus à plaindre en effet là-dedans, ce ne sont pas les pierres ! ! !

Comte DE PLACE.

LES VAMPIRES

Cette croyance, répandue en France pendant la première moitié du XVIIIe siècle, avait traversé l'Allemagne, après avoir pris naissance en Hongrie, en Pologne et en Moravie, où elle était si développée que, de 1700 à 1740, elle causa dans ces contrées une véritable épidémie.

Un vampire était un mort doué du triste privilège de sortir, la nuit, de son tombeau pour sucer le sang des vivants, celui de ses parents les plus proches généralement, ce qui amenait très rapidement la mort des victimes qui devenaient à leur tour des vampires. Son corps, bien qu'enterré depuis des semaines, des mois, même des années, conservait toute sa fraîcheur. Son sang, rajeuni par le sang de ses victimes, restait fluide et gardait sa couleur. Aussi, lorsque par les ravages causés dans un endroit, on soupçonnait un mort d'être coupable, on ouvrait son tombeau et si, au lieu de le trouver en décomposition, comme il convient à celui d'un bon chrétien, on voyait son corps intact, on en concluait qu'il était un vampire, et, sans qu'il protestât, on le traitait comme tel : on lui coupait la tête, on lui enfonçait un pieu dans le corps, souvent on le brûlait, ce qui le rendait inoffensif pour l'avenir. Il y avait de quoi.

Quelques exemples, du reste, montreront ce qu'était la croyance populaire à ce sujet.

Le premier est extrait d'une lettre adressée à Dom Calmet par un aide de camp du duc de Wurtemberg, M. de Beloz, qui certifie le fait dont furent témoins 1.300 personnes dignes de foi.

En 1732, vivait, dans un village près de Belgique, une famille composée d'un individu et de ses cinq neveux ou nièces. Dans l'espace de quinze jours, cet homme et trois de ses neveux moururent de la même maladie : un matin, au réveil, ils se sentaient très faibles, pouvaient à peine marcher, comme si le sang eût manqué dans leurs veines. Le lendemain la faiblesse augmentait et le surlendemain ils s'éteignaient, sans secousse, épuisés. Restait une des nièces, belle jeune fille pleine de santé, qui tout à coup dépérit à son tour et déclara que par deux fois, la nuit, un vampire l'avait sucée. On chercha qui était mort, parmi les proches, car les vampires s'acharnent surtout sur leurs parents, et l'on pensa au frère de cet homme, à un autre oncle de ces cinq jeunes gens, enterré trois ans plus tôt. On résolut d'ouvrir son tombeau. Aussitôt accourut des villes voisines une foule considérable. Le duc de Wurtemberg vint lui-même de Belgrade sous une escorte de 24 grenadiers, avec une députation composée de gens intelligents et haut placés.

A l'entrée de la nuit, on se rendit au cimetière où reposait le corps du soi-disant vampire.

« En arrivant, dit M. Beloz, on vit sur son tombeau une lueur semblable à celle d'une lampe, mais moins vive... On fit l'ouverture du tombeau et l'on y trouva un homme aussi entier et paraissant aussi sain qu'aucun de nous assistants; les cheveux et les poils de son corps, les ongles, les dents et les yeux (ceux-ci demi-fermés) aussi fermement attachés après lui qu'ils le sont actuellement après nous qui avons vie et qui existons, et son cœur palpitant. »

On sortit ce corps qui avait perdu sa flexibilité, mais dont les chairs restaient intactes. Un des assistants, armé d'une lance de fer, lui perça le cœur et il coula de la plaie « une matière blanchâtre et fluide, avec du sang », sans aucune odeur. D'un coup de hache, on lui trancha la tête : même liquide. On rejeta le corps dans la fosse remplie de chaux vive. A partir de ce jour, la nièce se porta mieux, guérit même complètement.

Quelque temps après, un officier hongrois écrivit à Dom Calmet, dont on connaissait les recherches sur les phénomènes mystérieux, et lui raconta que, lors de son séjour chez les Valaques avec son régiment, deux de ses h mmes étaient morts de langueur, de telle sorte que leurs camarades les déclarèrent victimes d'un vampire. Pour découvrir ce dernier, le caporal employa le moyen usité dans le pays : il mit un enfant tout nu sur un cheval noir et les conduisit dans le cimetière où il les promena successivement sur toutes les tombes. Arrivé devant une, le cheval refusa obstinément d'avancer. Les soldats témoins de l'épreuve ouvrirent le tombeau, trouvèrent dedans un corps intact, qu'ils reconnurent pour être celui d'un vampire, lui enfoncèrent un pieu dans le cœur, lui coupèrent la tête et revinrent, satisfaits, raconter cette aventure à leur officier qui entra dans une colère affreuse. « J'eus toutes les peines du monde, écrivit-il, à me vaincre et à ne pas régaler le caporal d'une volée de coups de bâton, marchandise qui se donne à bon prix dans les troupes de l'Empereur. J'aurais voulu pour toutes choses au monde être présent à cette opération. »

E. d'HAUTERIVE.

PHYSIOGNOMONIE

XX

M. Paul Decauville

Voici une figure qui donne positivement l'impression d'une force naturelle active condensée, pour un but précis, dans un type supérieur d'humanité. D'ailleurs, les êtres d'élite, en quelque genre que ce soit, ont généralement ce privilège de faire comprendre, par leur seul extérieur, qu'ils sont capables de réaliser une œuvre, et c'est souvent leur plus grande originalité. Car, tandis que les individus inférieurs, les *agités* — qu'il ne faut pas confondre avec les *actifs* — sont perpétuellement tracassés par un maladif désir de destruction, les forts caractères, au contraire, éprouvent sans cesse l'instinctif besoin d'édifier ou de perfectionner quelque chose — c'est-à-dire de tirer du chaos une forme nouvelle, ou d'améliorer celles qui existent déjà, mais enfin de *créer*, dans le sens humain de ce mot.

Or, si, à première vue, la tête de M. Paul Decauville révèle une puissance latente, c'est, en somme, une puissance dont les principales manifestations se doivent traduire, dans le monde sensible, par un « arrangement » mathématique ou, si l'on préfère, par une construction — soit mécanique, soit architecturale...



Cliché Sartony.

Ceci résulte de la coupe, particulièrement originale, de la tête où la ligne courbe alterne régulièrement avec la ligne droite, et dont les reliefs osseux apparaissent disposés par plans nettement angulaires sous la plasticité ondoyante des chairs... par exemple, si l'on tire idéalement une ligne verticale allant du coin externe des yeux vers l'angle supérieur frontal, puis une autre ligne partant horizontalement du même coin des yeux pour se diriger vers la ligne médiane encéphalique, mais s'arrêtant au niveau de l'extrémité postérieure de l'oreille, on obtient deux lignes équivalentes se joignant à angle droit, c'est-à dire formant la moitié d'un carré idéal, et, le front, ainsi limité, prend l'apparence d'une table rectangulaire — tout en faisant « *arc* » puisqu'il s'incline légèrement en arrière — tandis que le sommet du crâne adopte la forme d'une voûte — de nouveau *arc* ou *ligne courbe* — couronnant un quadrilatère...

Telle quelle, cette tête peut relativement se ranger parmi les têtes mixtes, mais en inclinant cependant un peu plus vers la forme allongée, car l'occiput se développe surtout en hauteur. Mais, comme le sommet du crâne et les pariétaux antérieurs se voûtent en s'élargissant, les temporaux, bien que très unis, semblent — par opposition — légèrement concaves. Et toutes ces particularités réunies s'accordent pour dénoncer une mentalité de spéculatif intuitivo-rationaliste.

De plus, il faut observer que le système facial de cette tête emprunte des traits chez deux animaux vraiment remarquables : L'éléphant et le lion. Le premier, qui se manifeste par le front, influence davantage les facultés purement intellectuelles, tandis que le second, qui s'adjuge à peu près tout le visage, à partir des sourcils, gouverne principalement la vie morale et instinctive.

Sinueux et régulier, amplement découvert, le front indique une intelligence pénétrante, fort assimilatrice, plus amie, je *crois*, de la ligne que du chiffre, puis une imagination extrême, toujours en travail, mais dont les opérations s'effectuent avec ordre et calme, sous le contrôle sévère de la raison — une imagination à compartiments, en quelque sorte *ruminante* et naturellement géométrique en ses concepts. Lorsque, chez un être *réalisateur*, l'intelligence préfère la ligne au chiffre, il en résulte que l'esprit, non content d'établir la charpente mathématique ou le squelette des choses, devient apte à goûter l'harmonie plastique de la forme et, dès lors, voyant plus que le *nécessaire*, s'ingénie à marier la beauté avec l'utile, et, de ce mariage, généralement, naît l'agréable...

Les sourcils sont typiques en ce sens qu'ils se révèlent à la fois *droits* et *arqués* dans leur direction. En effet, il est à remarquer que, s'ils vont d'un trait rigide vers l'extrémité temporale de l'arcade sourcilière, là, du moins, ils fléchissent brusquement, et avec angularité, pour descendre vers le coin externe des yeux, de telle sorte qu'ils obéissent à la loi géné-

rale de cette tête, en alliant, eux aussi, la ligne droite à la ligne courbe. Fort épais, très rapprochés des yeux, ils sont, au reste, parfaitement harmonieux dans leur ensemble. Mais, ainsi faits, ils possèdent, en même temps, les qualités et les défauts des deux genres auxquels ils participent. Car s'ils ont, en principe, la volonté lente, tenace, calculatrice, inflexible du sourcil droit, ils ont de même le penchant aux accès de prostration morale et physique du sourcil arqué. Le premier, en outre, pourrait générer l'instinct d'autoritarisme despotique, l'irascibilité emportée et violente, mais le second atténue tout cela, car il signifie bienveillance, souplesse, affabilité ou encore, parfois, une bonté pouvant aller jusqu'à la faiblesse.

De coupe « cintrée » et de lobe « rentré » les yeux — dont la paupière supérieure recouvre légèrement l'iris — semblent bien léonins dans la forme, mais ils gardent néanmoins quelque chose d'éléphantien dans l'expression, car ils sont doués de ce que j'appelle le *regard intérieur*, particularité qui se retrouve chez la plupart des méditatifs concentrés.

Quant au nez, il est des mieux conditionnés, et j'en ai rarement observé un qui fût aussi parfait dans toutes ses proportions. Voyez comme l'arête, longue et large, très droite, s'arrondit doucement à l'extrémité inférieure ; comme les parois latérales s'accusent fortement, tandis que les narines, imperceptiblement échancrées vers la pointe, se dessinent avec netteté et fougue ; considérez surtout, dans ce nez, la puissance vraiment extraordinaire de la racine ! C'est le nez du Lion, mais c'est aussi le nez *aryen* par excellence... Ce nez est créateur de prospérité, de bien-être matériel, mais il n'est pas profiteur et ne sait point thésauriser, car il est naturellement idéaliste et doué d'extrême générosité. Il est ambitieux, car il se sent fort et veut *réaliser* sa force, mais, pour cela il va droit devant soi, dédaigneux des mesquines hypocrisies. Il aime l'ordre, le décorum, les cérémonies pompeuses, les fêtes magnifiques. Par dessus tout il aime la lutte, le risque et le péril, car ses instincts sont ceux du conquérant, mais s'il est batailleur, du moins, il ignore la rancune. Enfin, il goûte infiniment le charme suprême de la beauté féminine...

La bouche, de grandeur moyenne, aux lèvres régulières et suffisamment charnues, représente on ne peut mieux le type de la bouche dite « affectueuse ». Mais la façon dont la lèvre inférieure se pousse légèrement en avant, vers le milieu, dénonce une relative sensualité — une sensualité de gourmet, puis, aussi, un certain penchant à l'ironie sceptique. D'autre part, le rictus de cette bouche semble non pas amer, mais désenchanté et mélancoliquement dédaigneux, un peu las...

Le menton, arrondi, mais osseux et fort avancé, puis le cou, trapu, droit, solidement campé, disent une activité incessante, une puissance combative toujours en éveil, et, plus encore, une force d'inertie presque invincible à opposer, le cas échéant, soit aux hommes, soit à l'adversité.

Pas très saillant, le maxillaire adopte cependant, jusqu'à un certain point, la forme quadrangulaire, mais les pommettes, dessinées en largeur, se dissimulent quelque peu sous la plénitude relative des joues, et ces particularités indiquent une extrême impressionnabilité sensitive, de la variabilité d'humeur, puis de fortes tendances à suivre toujours le premier mouvement dans les questions d'ordre sentimental.

Les oreilles, de moyenne grandeur, vigoureusement ourlées extérieurement et très accidentées à l'intérieur, font présager de naturels goûts artistiques, une grande finesse intuitive, puis une souplesse aimable, mais ferme et résistante.

Les cheveux et la barbe, épais et fins, docilement disposés, révèlent des mœurs courtoises et s'affirment partisans de l'ordre en toutes choses...

M. Paul Decauville est influencé à peu près au même degré par les tempéraments nerveux et sanguin — ce qui fait espérer, en principe, longue existence et santé admirable, à condition, toutefois, de ne pas surmener constamment la machine, car, peu enclin de lui-même au repos, ce tempérament est un de ceux dont on dit que *la lame use le fourreau*.

Au point de vue social, cette complexion *va de l'avant*, favorise tout particulièrement une destinée mouvementée, chanceuse et brillante. Et, par leur force d'intelligence et de cœur, ceux qui en sont doués semblent avoir pour mission spéciale de faire aimer l'humanité...

GÉNIA LIOUBOW.

A propos de Crookes
et de ses médiums

QUATRE LETTRES DE CROOKES

Il y a quelque temps, un de mes correspondants désirait apprendre de moi si sir William Crookes avait publié un autre livre sur le spiritisme moderne, et quelle impression il avait éprouvée à la vue d'une photographie de « Bebella » (1).

Etant en correspondance avec cet homme éminent par le caractère et par la science, je lui écrivis à ce sujet ; en outre, je lui envoyai mon article sur la

(1) Cette photographie fut insérée, avec quelques explications, dans la revue milanaise « Luce e Ombra », mai 1902.

« Grande question du spiritisme » et lui demandai son portrait.

Avec sa bienveillance accoutumée, il me répondit dans les termes suivants :

Londres, le 8 avril 1902.

« Cher monsieur Falcomer,

« Je vous suis fort obligé pour l'article que vous avez l'amabilité de m'expédier, et je le lirai avec un vif intérêt.

. . . .

« Je n'ai rien publié de plus sur la question du spiritisme, en dehors de mon discours à la *Society for psychical Research*, et des passages de mon discours à la *British Association*, à Bristol.

« La photographie de « Bebella » que vous m'avez fait parvenir est un peu lugubre. On dirait une enfant inanimée ou un cadavre. A-t-elle été prise dans des conditions de contrôle rigoureux? On produit très bien des photographies semblables par des moyens frauduleux.

« J'ai grand plaisir à vous envoyer mon portrait, et je reste avec les sentiments les plus cordiaux,

« Sincèrement vôtre,
« WILLIAM CROOKES ».

Dernièrement, en parcourant, dans les journaux qui ont entrepris la campagne contre le spiritisme en Italie, les jugements qu'on portait sur lui et sur les médiums Cook et Home, j'ai voulu écrire de nouveau à Crookes, et lui envoyer quelques journaux, pour qu'il fût à même de juger s'il valait la peine de s'occuper de semblables attaques.

Il m'a honoré d'une prompte réponse, que je reproduis ci-dessous, omettant seulement certains détails, comme je l'ai fait pour la lettre précédente :

« Je vous suis extrêmement obligé pour votre lettre et pour les journaux.

. . . .

« En même temps que votre lettre, j'en ai reçu une du docteur Carlo Del Lungo, professeur de physique au Lycée royal, à la Spezia. J'ai fait exception à la règle que je me suis imposée, et lui ai écrit une lettre dont je vous envoie la copie.

. . . .

« Je reste avec beaucoup d'estime,

« Sincèrement à vous,
« WILLIAM CROOKES »

Donc mon collègue Del Lungo et moi-même avions écrit à notre insu dans le même but !

Del Lungo avait posé les questions suivantes :

a) Sir William Crookes avait-il continué à s'occuper du spiritisme ;

b) Quelles étaient, en substance, ses idées actuelles sur le sujet ;

c) Etait-il vrai que Mme Cook avait été, postérieurement à ses expériences, prise en flagrant délit de simuler le fantôme de Katie King ;

d) Etait-il vrai que Home avait pareillement été pris en fraude et avait subi une condamnation de ce fait.

Voici la réponse :

Londres, 11 mai 1902.

« Cher monsieur,

« Pendant vingt-cinq ans, j'ai été l'objet d'attaques et de fausses appréciations au sujet du récit que j'ai fait de mes recherches sur les phénomènes spirites.

Depuis 1870, époque à laquelle a paru ma première étude, il s'est rarement écoulé une semaine sans que j'aie reçu des lettres semblables à celle que vous m'adressez aujourd'hui. Si j'avais répondu à toutes les attaques, j'aurais dû abandonner tout autre travail, et me borner, pendant ces vingt-cinq années, à faire de la polémique.

« Il y a longtemps que j'ai abandonné le souci de me défendre contre de telles attaques, et vous conviendrez, je crois, avec moi, que mon temps a été mieux employé à des recherches originales. Rien de bon ne peut sortir de pareilles controverses, et je me contente d'attendre le verdict de la postérité.

« Je veux néanmoins faire une exception à la règle dans le cas présent et répondre brièvement à vos questions.

« *a*) J'ai continué à m'occuper du sujet, sans pourtant prendre une part bien active à la recherche expérimentale.

« *b*) Dans mon discours présidentiel à la *British Association*, et dans mon discours présidentiel à la *Society for psychical Research* en 1897, j'ai dit quelles étaient mes idées actuelles sur ce sujet.

« *c*) Je n'ai eu qu'une séance avec la personne que vous nommez depuis vingt-cinq ans, et je ne connais aucune des circonstances que vous mentionnez.

« *d*) Il est absolument faux que le médium Home ait jamais été surpris en train de frauder, ou qu'il ait été condamné de ce chef.

« Avec mes remerciements et l'assurance de toute ma considération, recevez, etc.

« WILLIAM CROOKES. »

Et puisque aujourd'hui, en Italie, l'on met en doute les opinions de ce grand homme, en ce qui concerne les faits qu'il a observés ou les expériences qu'il a faites, il est bon de rappeler l'attention sur la lettre qu'il écrivait à Elliot Coues, ancien recteur de l'Université des études à Washington et président du Congrès des sciences psychiques de Chicago.

« Mon cher professeur Coues,

« Si vous avez connaissance du bruit qui court, et d'après lequel j'aurais rétracté mes affirmations en ce qui concerne la réalité des phénomènes spiritiques, — parce que j'aurais eu peur, depuis, d'avoir été trompé, — je vous donne la plus entière liberté, et je vous prie même instamment d'opposer de ma part une dénégation énergique et complète à ces fausses assertions.

« Aujourd'hui, comme après mes expériences, je

garde la même conviction quant à ces phénomènes. Je n'ai pu alors trouver la plus petite possibilité de fraude, et maintenant, après mes expériences de vingt ans et plus, expériences confirmées par celles d'autres savants, je ne puis comprendre comment j'aurais pu me tromper.

« Lisez mes comptes rendus des séances avec D. D. Home, et vous verrez exactement mes idées actuelles s r ce sujet.

« Je reste, etc.

« WILLIAM CROOKES. »

Sûr de son œuvre, Crookes n'a pas changé d'opinion ; il ajoute, au contraire, que s'il devait recommencer son étude, il commencerait par la télépathie, — qui conduit plus facilement l'homme de science rigide au spiritisme.

Avant de terminer, encore une observation. Comme je lui avais dit qu'un psychiâtre illustre supposait qu'il avait été mystifié, par exemple dans l'expérience des photographies de Katie King, au moyen de procédés américains, Sir W. Crookes me répondit textuellement :

« J'ai pris les photographies seulement et uniquement pour ma satisfaction personnelle, en observant toujours les conditions les plus rigoureuses. M'étant satisfait moi-même, je ne me soucie nullement des opinions des autres, qui probablement n'ont jamais vu les vraies photographies. »

Sir William Crookes est né à Londres en 1832 et possède bien des titres au respect et à l'admiration universels. Nous en reparlerons une autre fois.

Quant à ce qui concerne ses médiums, ils ont continué à être généralement estimés, — malgré les attaques d'une partie de la presse, — par les plus experts des adeptes du spiritisme. Ce dernier frappe maintenant aux portes, avertissant les hommes de science qu'ils sont obligés, par les lois de l'honneur et de l'amour, à l'approfondir.

Alexandrie, juin 1902.

M. F. FALCOMER.

(Article extrait de la *Lombardia*, juin 1902).

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME
ET DE LA MAGIE

T

Tabou. — Solennel interdit qui, chez certaines peuplades (dans la Polynésie par exemple), met une contrée, un temple, un objet, sous une protection divine; dès lors, tout objet déclaré *Tabou* est sacré et considéré comme tel, personne n'oserait y toucher. — Aussi, un lieu déclaré *Tabou* devient un asile inviolable pour le malheureux qui s'y réfugie.

Talisman. — Objet quelconque consacré par certaines cérémonies et qui, porté par une personne, la protège dans une certaine mesure de malheur, d'accident, ou même peut lui porter bonheur dans ses entreprises.

On comprend combien peut être variée la forme des talismans.

Du reste, les talismans n'ont une véritable valeur, une puissance réelle, qu'autant que celui qui le porte a foi dans cette puissance ; ainsi donc tout réside dans l'intention.

Un puissant talisman était le sceau de Salomon. (Voy. PANTACLE).

Talys. — Talisman hindou utilisé dans le mariage ; suivant la caste à laquelle appartient le couple qui se marie, le Talys est un simple disque d'or, sans image ni gravure, ou bien une dent ou une griffe de tigre, ou de tout autre animal sauvage.

Tarni. — Formule d'exorcisme en usage chez certains peuples et qui passe pour guérir diverses maladies. Les Tarnis sont écrits sur parchemin et doivent être portés par le malade sur son corps.

Tarots. — Livre hiéroglyphique basé sur la Kabbalah ; on le nomme aussi *Livre de Thoth Hermès* ; il se compose de 78 feuillets ou *lames* qui comprennent 22 arcanes majeurs, et 56 arcanes mineurs. — Aliette dit *Eteilla* a fourni sur ce livre des déductions qui ont été plus ou moins copiées par les cartomanciens modernes, par tous ceux qui se sont occupés du Tarot.

C'est Court de Gebelin qui a démontré, dans son *Monde Primitif*, que ce livre était bien d'origine égyptienne. — Cf. « Papus le Tarot des Bohémiens », 1 vol. in-8°.

Télépathie. — Sous ce terme, on comprend aujourd'hui tout ce qui concerne la transmission de la pensée ou des sentiments, sans que la personne qui transmet sa pensée ou son sentiment ait prononcé une parole, écrit un mot ou fait un signe quelconque pour se faire comprendre. Du reste, la télépathie s'exerce de près ou de loin.

Sous le titre d'*Hallucinations télépathiques*, certains savants français ont abordé l'étude de ces phénomènes curieux de communication de pensée ou de vision de fantômes constatés par un grand nombre de personnes. Ce genre d'études se rattache soit à la science occulte, soit au spiritisme, suivant les faits étudiés, qui peuvent varier à l'infini. Cependant, on applique plus généralement ce terme de *Télépathie* à une classe de faits qui semblent, de prime abord, fort différents d'une simple transmission de pensée : ce sont, par exemple, les apparitions, non

des morts, mais d'êtres réellement vivants, soit qu'ils se montrent loin de leur corps pendant le sommeil, soit à l'article de la mort ou pendant que des personnes vivantes traversent une crise de grave maladie. — Dans de telles circonstances, on a vu très souvent une personne apparaître à une autre. — Ce sont là des faits absolument prouvés et démontrés par des milliers d'expériences vérifiées, et contrôlés par des commissions savantes, telles que celles des *Societys for psychical Researchs* de Londres ou de l'Amérique.

Si des faits semblent s'inscrire en faux contre le matérialisme, ce sont bien les faits de télépathie qui sont consignés dans l'énorme volume qui a pour titre: *Les Hallucinations télépathiques* de MM. Gurney, Myers et Podmore, traduit de l'anglais et abrégé de *Phantasms of Living* par le regretté L. Marilher, mort dans une catastrophe en mer. — Cf. aussi, SAGE, Madame Piper, 1 vol. in-12, Paris, 1902.

Terre Primordiale. — Les alchimistes attribuent à la terre primordiale une vertu créatrice, préservatrice et conservatrice qui est capable d'agir sur les formes inanimées, aussi bien que sur les êtres animés.

Par ces quelques lignes, le lecteur doit comprendre le grand intérêt qu'avaient les alchimistes pour trouver de cette fameuse terre, de là l'objet de leurs incessantes recherches.

De quoi se composait cette terre, où la trouvait-on, pouvait-on en fabriquer? — Nous l'ignorons ; mais nous savons que Paracelse (1) prétendait en avoir fabriqué et en avoir usé d'une certaine façon comme nous allons voir. Pour se procurer de la Terre primordiale, le grand Alchimiste commençait par enlever de la terre vierge prise au-dessous des couches végétales ou organiques. Cette terre, qui ne devait jamais avoir été atteinte par des racines, était purifiée par les trois éléments : eau, air, feu, par les moyens suivants : elle était passée au travers de la flamme, puis aérée, puis lavée ; alors, pendant le jour, on l'imprégnait de rayons solaires, au moyen de fortes lentilles de cristal, et la nuit on exposait cette même terre à la brise du soir et à la rosée matinale. C'était le moment précis, où il fallait l'enfermer dans des disques à rebords faits en terre poreuse ; enfin, le grand Alchimiste appliquait ces disques sur ses patients pour produire l'absorption du fluide vital.

Paracelse nous dit que, si l'on appliquait sur le nombril d'un homme un de ces jetons sortis du disque et sur lequel on avait inscrit certaines formules, cet homme pouvait vivre sans prendre aucune nourriture et sans éprouver aucune faim.

C'est en opérant de cette façon que Paracelse pouvait lui-même jeûner une assez longue période de temps, sans éprouver aucun besoin de manger, et cela lui donnait au contraire une sensation de calme, de repos et une puissance de cérébration (mentalité) et de lucidité cérébrale. — Il employait également un élixir concurremment avec le jeton de terre primordiale, afin d'augmenter les vertus fortifiantes de la terre et par suite son action sur le cerveau. Il faisait alors des exercices physiques assez violents, ce qui le fatiguait et le faisait tomber dans une sorte de sommeil cataleptique, dans lequel il avait des visions tellement lucides, qu'il se les rappelait fort bien en s'éveillant. — Il s'asseyait alors à sa table de travail et se mettait à écrire automatiquement pour ainsi dire, c'est-à-dire à la mode (*more*) de médiums.

(*A suivre*) JEAN DARLÈS

(1) La Revue l'*Initiation*, Paris, Ollendorf, publie dans ce moment une étude sur le grand Alchimiste. (Voir les numéros de janvier et février 1902.)

NOTRE COURRIER

Questions

Un historien dit de la Dame blanche des Hohenzollern : « On prétendait que Joachim Ier, voulant agrandir son château de Berlin, obligea une vieille femme à lui vendre une maison dont elle ne voulait point se défaire, et que cette femme, transportée de colère, le menaça de devenir pour lui et pour ses descendants une messagère de mort. » (*Paganel* : Histoire de Frédéric le Grand, *I. p. 133.*)

Un érudit veut-il nous résumer le livre de l'Allemand Minutoli sur ce spectre historique ?

TIMOTHÉE.

D'après Képler et le docteur Sepp, l'étoile des bergers, qui parut à la naissance de Jésus-Christ, était formée par la triple conjonction de Saturne et Jupiter dans les Poissons en mai, août et décembre; et cette conjonction eut lieu à l'époque du déluge, de la sortie de l'Egypte, de la fondation de Rome, de l'avènement de Charlemagne et du début de la Réforme. (*Abbé Besson* : L'Homme-Dieu, *1865.*)

Qui pourrait nous dire à quelle date prochaine aurait lieu cette conjonction ?

UN FOUILLEUR.

Un jour, dit Louis Blanc, le saint-simonien Cazeaux eut une heure d'extase et se mit à prophétiser.

Dans quels ouvrages trouverait-on des détails sur le mysticisme de cette école ?

UN CURIEUX.

ÇA ET LA

La chiromancie d'une Hindoue.

— J'ai beaucoup connu un chirurgien de marine qui avait voyagé dans les cinq parties du monde. Il avait fait, notamment, une assez longue station aux Indes, où une vieille femme qui était à son service l'avait plus d'une fois intéressé en lui prenant la main, presque malgré lui, et en lui montrant et expliquant des signes indicateurs qu'il ne soupçonnait pas...

« Tu dois aller demain faire une partie de pêche, lui dit-elle un soir en le regardant fixement dans les yeux. N'y va pas, il t'arriverait malheur. »

Le chirurgien lui répondit qu'il se rendrait à cette partie, et il pria la vieille Indienne de le réveiller à une heure qu'il lui indiqua. Non seulement la vieille sorcière ne le réveilla pas, mais elle introduisit dans sa boisson un léger narcotique qui le fit dormir treize heures de suite. Pendant ce temps-là, ses amis étaient partis pour la pêche ; en mer, un violent coup de vent avait fait chavirer la barque et trois personnes, sur les cinq qui la montaient, s'étaient noyées...

— Je me promenais avec lui un jour, sur les quais du vieux port de Marseille, quand nous rencontrâmes l'un de ses amis, un riche exportateur, qu'il me présenta comme l'homme le plus heureux qu'il eût connu. — « Montrez-moi votre main, ajouta-t-il en plaisantant, que je voie si la ligne de chance est toujours aussi belle. Très bien ! dit-il, je n'ai pas de nouvelles observations à faire. » Mais je remarquai qu'en disant cela, sa voix avait fléchi et que son visage s'était légèrement rembruni. Quand nous fûmes seuls, il me dit : « Je suis très inquiet, un grand malheur menace mon ami. Il y a quelques mois à peine que je m'étais amusé à étudier sa main, dont la ligne de chance était remarquable. A présent, elle est radicalement coupée, et je crains un malheur. »

Peu de temps après, ce riche exportateur était assassiné par l'un de ses anciens comptables révoqué.

(EUGÈNE GUYON : *Les Soirées de la baronne*, Ollendorf.)

L'intelligence d'après la taille.

Le fait est, paraît-il, très réel, et deux savants ont même remis, sur ce sujet, un rapport à l'Académie des sciences.

Nous reproduisons un petit tableau qui va détruire le proverbe « plus l'on est grand, plus l'on est bête » :

INDICES CUBIQUES ET TAILLES

De 1m 17 à 1m 20 :
Garçons intelligents : 1514.
Garçons non intelligents : 1485.
Filles intelligentes : 1450.
Filles non intelligentes : 1399.
De 1m 28 à 1m 29 :
Garçons intelligents : 1676.
Garçons non intelligents : 1622.
De 1m 39 à 1m 43 :
Garçons intelligents : 1732.
Garçons non intelligents : 1724.
Filles intelligentes : 1589.
Filles non intelligentes : 1526.

Hallucination de Henri IV et de Henri de Guise

Henri IV disait, le 7 février 1599, aux députés du Parlement de Paris :

« Devant que vous parler de ce pour quoy je vous ay mandés, je vous veulx dire une histoire que je viens de ramentevoir au mareschal de La Chastre. Incontinent après la Saint-Barthélemy, quatre, qui jouions aux dez sur une table, y vismes paroistre des gouttes de sang, et, voyant qu'après les avoir essuyées par deux fois, elles revenoient pour la troisième, je dis que je ne jouois plus, que c'étoit un mauvais augure contre ceulx qui l'avoient respandu. M. de Guise estoit de la troupe. »

(*Lettres missives de Henri IV*, publiées par M. Berger de Xivrey. *Documents inédits relatifs à l'histoire de France.*)

Les verrues

Nous avons souvent parlé de la guérison des verrues au moyen de certaines pratiques plus ou moins bizarres.

M. Henri de Parville consacre à ce sujet, lui aussi, dans les *Annales Politiques et Littéraires*, un court mais intéressant article :

« Guérir les verrues par persuasion, c'est tout ce qu'il y a de plus simple, comme on vient de le rappeler à la Société d'hypnologie de Paris. Il suffit de vouloir. Le docteur Bonjour, de Lausanne, guérit couramment les verrues par un attouchement quelconque, après avoir bandé les yeux du sujet. Le regretté Gilbert, du Havre, atteignait le même résultat par intimidation. On a cité, du reste, dans le passé aussi de nombreux cas guéris par divers procédés empiriques. Ces divers procédés n'ont aucune efficacité par eux-mêmes. Ils agissent simplement par suggestion indirecte, à la faveur de la confiance que le porteur de verrues accorde à ces prétendus remèdes. C'est de la guérison manifeste par suggestion.

« M. le docteur Bérillon vient, dans le même ordre d'idées, d'amener la guérison par hypnotisme, mais avec une curieuse dissociation des effets produits. Un individu était porteur de nombreuses verrues aux deux mains. Il a ordonné au porteur de faire disparaître les verrues de la main droite, mais de conserver celles de la main gauche. Et il en a été ainsi. Au bout de deux semaines, il n'y avait plus de verrues à une main et toutes étaient restées à l'autre. L'observation est singulière.

« Les verrues qui disparaissent le plus aisément par suggestion sont celles qui saignent le plus facilement, c'est-à-dire les verrues les plus vasculaires. Si l'on se souvient qu'à Nancy, on a obtenu, par ce moyen, tous les degrés de la rubéfaction, jusques et y compris la vésication, on comprend que la simple suggestion puisse réaliser des actions vasomotrices suffisantes pour provoquer la rétrocession des verrues. Mais le fait n'en est pas moins vraiment curieux.

Une poule-nagual

Samuel Berard était superstitieux : il nourrissait dans son hôtel une poule noire à laquelle il croyait son destin attaché ; on prenait, par son ordre, le plus grand soin de cet animal. Parvenue à une vieillesse peu ordinaire à ce genre de volatile, la poule mourut dans les premiers jours de janvier (1739) ; Samuel ne lui survécut, en effet, que

trois jours... Il expira victime d'un pressentiment qui ne se réalisa que par l'ébranlement moral qu'il apporta dans la constitution du vieux financier. (Touchard Lafosse, *Chroniques de l'Œil de Bœuf.*)

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B. AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J.-C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS (*Suite*).

Je ne sais si l'esprit qui l'inspirait était bien respectueux, mais, assurément, celui qui s'empara de moi n'était pas trop patient; je la priai de mettre fin à cet entretien et de me priver, à l'avenir, de ses révélations... Elle en fut très blessée... Il paraît qu'elle était dans tous ses droits...

Une visite que je ne reçus pas, quoique je la désirasse beaucoup, ce fut celle de M. M..., grand vicaire de Sens, qui vint à Auxerre ces jours-là. On le disait envoyé pour me faire quitter la soutane, ou, tout au moins, pour me ramener à la raison; et je l'attendais impatiemment, quand un laïque vint me dire de sa part que, puisque je persistais dans mes idées, il ne me verrait pas. Je lui écrivis aussitôt pour lui en exprimer mes regrets: « Cette fois encore, lui disais je, tout le monde est entendu sur moi, excepté moi .. Vous savez que je suis sous le poids d'une conviction écrasante; conviction telle, que, pour la suivre, je ne reculerais pas devant l'échafaud. . J'ai tout perdu sur terre, excepté ma conscience, et on me demande de la sacrifier!... Vous demandez de moi, comme grand vicaire, ce que votre conscience vous défend de me demander comme confesseur!... » Ces phrases décousues étaient les principales de ma lettre, que je terminais en le priant de venir et de m'entendre... Il ne vint pas et, de sa part, ce fut très prudent; car j'étais bien résolu, s'il venait chez moi, d'envoyer chercher Cantianille sans le prévenir, de l'enfermer dans ma chambre avec elle et moi, et d'appeler Lucifer, Ossian, etc.: autant de démons qu'il en aurait fallu pour le convaincre ou, au moins, pour l'obliger de dire à mon évêque qu'il y avait, dans cette affaire, autre chose que les fourberies d'une adroite, et les sottises d'une dupe; mais, je le répète, il ne vint pas.

Le lendemain, je vis un excellent prêtre qui discuta avec moi pendant plus de deux heures; je lui proposai de voir Cantianille un instant. Refus absolu. « Je veux, me dit-il, me conformer à la pensée de Monseigneur, qui, je le sais, ne veut pas qu'on la voie..... » Quelle singulière horreur elle inspirait, cette pauvre femme! Précédemment, on le sait, j'avais demandé pendant six semaines à Monseigneur, qu'il la vît, qu'il l'entendît; impossible de l'obtenir... Elle l'avait demandé avec moi, même refus... A Rome, pareil refus provoqué par mon évêque. Nous revenions, refus plus énergique encore. Défense aux prêtres de l'aborder... Mais, pour moi, on m'offrait ma grâce!... « Vous resterez à Auxerre, me disait-on, avec la réputation de fou. » Ce n'était pas tentant.

« J'irai le chercher n'importe où », avait dit un prêtre en parlant de moi. C'est-à-dire, qu'on aurait tout fait pour me tirer de là, j'en suis aussi certain que reconnaissant; on aurait tout fait, excepté la seule chose qu'il y avait à faire: nous entendre Cantianille et moi; entendre les personnages infernaux et célestes, que nous mettions à la disposition de tout interrogateur, et nous convaincre d'erreur, si nous sommes dans l'erreur. Voilà ce qu'il fallait et ce qu'on nous refusait, avec le plus singulier acharnement. Pourquoi?. . Dieu le sait.. On nous disait même que Monseigneur avait montré la plus vive irritation quand il avait appris que c'était par Mme C... que M. D. . avait demandé des pouvoirs d'exorcismes... Pourquoi encore cette irritation?... « S'il avait su que c'était pour elle!... disaient tels et tels prêtres, .. il les aurait refusés, » pensaient-ils sans doute. Et pourquoi les aurait-il refusés?... — Jésus-Christ me disait un jour: « Pour elle, je subirais volontiers une seconde Passion!. . » Il n'en jugeait pas comme les siens!...

Nous ne pouvions plus rester à Auxerre. Cantianille avait fermé sa pension; la plupart de ses créanciers étaient apaisés; rien ne nous retenait plus. D'ailleurs, nous voulions terminer ce livre au plus vite. Le 30 décembre, nous quittâmes donc Auxerre, Cantianille, ma mère et moi, pour venir à Paris.

Au milieu de toutes ces angoisses, ma mère n'avait pas encore retrouvé parfaitement sa croyance et son calme d'autrefois Néanmoins, elle consentit à nous accompagner à Paris, comme mon père nous avait accompagnés à Rome; non pas pour prévenir le scandale, puisqu'on voulait absolument se scandaliser, mais pour lui ôter tout prétexte raisonnable. Quant à mon père, il devait rester quelque temps encore à Auxerre, pour achever de mettre ordre à nos affaires; tâche qui ne fut pas pour lui la plus difficile. Il eut encore à supporter de bien nombreuses discussions... Et quelles discussions!... Le principal argument employé contre nous, c'était la fameuse lettre de Rome, dont j'ai déjà parlé; lettre transmise à un prêtre d'Auxerre par Monseigneur de Sens, puis passée de mains en mains, copiées à grand nombre d'exemplaires, et enfin répandue dans toute la ville. La voici, telle que me l'a transmise une femme qui y ajouta, bien entendu, et en termes des plus durs, la sanction de son infaillibilité personnelle:

« Afin de donner à l'intérêt spirituel des deux hallucinés les soins qu'il réclamait, Sa Sainteté donna ordre au Père commissaire du Saint-Office de mander chez lui l'abbé Thorey, à l'effet de s'informer de ses étranges projets et de l'amener, par voie d'autorité, à renoncer à un état de coupable et extravagante illusion.

« Ensuite de cela, le Père commissaire fit examiner tout ce que disait en son écrit l'abbé Thorey sur le triste sujet de sa venue à Rome, et, comme on eut reconnu que c'était un amas détestable de fausses imaginations et d'erreurs, il lui fut fait commandement de rejeter du fond du cœur ces chimères d'une imagination prévenue, et de n'en jamais parler ni écrire à l'avenir; et, parce qu'il avait été et était scandaleux de voir un prêtre vivre dans la compagnie d'une personne de l'autre sexe, vu surtout le motif extraordinaire d'une telle association, on enjoignit également à l'abbé Thorey de quitter ladite personne et de rentrer immédiatement dans son diocèse.

« Après la lecture du décret conforme, l'abbé Thorey promit de s'y tenir. Mais, nonobstant la disposition de docilité et d'obéissance qu'il avait manifestée, il n'a pas cessé de revenir sur le sujet de ses illusions, et d'adresser de nouveaux écrits à Sa Sainteté. C'est pourquoi, dans la prévision assez fondée de quelques scandaleux incidents, qui pourraient naître des relations dans lesquelles persévérait ledit ecclésiastique, avec la personne dont on lui avait interdit la compagnie, j'ai cru devoir donner des ordres pressants à la police, pour qu'on le fît partir sans délai.

« Signé... »

Je ne citerai pas le nom dont cette lettre était signée ; je respecte trop profondément celui qui le porte. Seulement, deux mots de réflexion sur ce qu'elle contient pour en mieux faire ressortir la valeur. Il y est dit : « Qu'afin de donner aux deux hallucinés les soins que réclamait leur état, Sa Sainteté donna ordre, etc. » J'avais donc raison de prétendre que nous étions jugés hallucinés tout d'abord, et avant tout examen, puisqu'on nous mandait pour nous donner les soins nécessaires. On ne connaissait pas encore mes projets, soi-disant étranges, puisqu'on voulait s'en informer ; et, néanmoins, l'ordre de s'en informer se confondait avec celui de m'amener, par voie d'autorité, à y renoncer, comme à un état coupable et d'extravagantes illusions. De plus, il y est parlé d'un écrit fait par moi et soumis à l'examen. . Quel écrit? Mon rapport à Mgr de Sens ?... On m'a toujours dit, à Rome, qu'on ne l'avait pas, et qu'on ne le demanderait pas... Un compte rendu de mon rapport?... Je ne sais... mais je n'ai jamais accepté la responsabilité d'un compte rendu... Quel est donc cet écrit?... Veut-on parler de mes lettres à Sa Sainteté ?... J'ai dit précédemment quel en était l'objet... Le voici encore brièvement résumé : Notre œuvre est la ruine du rationalisme... la ruine du spiritisme... la confirmation de tous les dogmes de l'Eglise... une source de lumière abondante sur toutes les questions controversées, entre autres sur l'ultramontanisme et l'infaillibilité personnelle du Souverain Pontife, après examen... C'est la confirmation de tous les bons principes, et surtout du principe d'autorité. Qu'on joigne à cela l'exposé de ce que j'avais fait pour arriver au vrai dans cette question, et on aura, en abrégé, mes douze ou quinze premières lettres. Les trois dernières contenaient : l'une, le récit très succinct des exorcismes ; l'autre, celui des apparitions ; la troisième, quelques raisonnements à l'appui de ces apparitions. Et on avait reconnu là un amas détestable de fausses imaginations et d'ennuis!... Ce serait fâcheux pour ceux qui l'auraient reconnu... D'ailleurs, il est bien étonnant que, dans mon rapport, Monseigneur de Sens n'ait rien découvert de ces détestables erreurs, et qu'au lieu de baser sa décision sur les considérants que j'ai discutés chapitre XV, il ne l'ait pas appuyée, au contraire, sur ces erreurs elles-mêmes.

Non : la vérité, c'est que le Souverain Pontife admettait comme incontestable la possession de Cantianille. Il regardait notre mission divine comme une illusion, je l'avoue, mais jamais il ne nous a traités comme des coupables. Au contraire, il a toujours témoigné de l'estime pour moi et de l'affection pour Cantianille.

C'est ce que nous a toujours dit le Père commissaire. Quant au scandale, on sait ce qu'en pensait le Souverain Pontife Il approuvait beaucoup la précaution prise par nous, de nous faire accompagner par mon père ; et au témoignage du Père commissaire, il ne lui est jamais venu à l'esprit de soupçonner nos relations. Jamais il ne m'a été commandé de quitter Cantianille (1).

C'était impossible, je l'ai dit, et le cardinal Ferrari l'avait bien reconnu Sa dernière lettre était d'ailleurs aussi bien pour Cantianille que pour moi. « Mes fils, nous disait-il. » Et c'était à elle comme à moi qu'il souhaitait un heureux voyage, sans insinuer que nous ne devions pas faire ce voyage ensemble.

Il est donc faux de dire que nous avons été expulsés de Rome parce que je restais dans la société d'une personne dont on m'avait interdit la compagnie, et que j'avais promis de quitter. D'après mes convictions, cette promesse aurait été pour moi un crime, car c'eût été consentir à la mort temporelle et à la mort éternelle de cette pauvre femme ; et, si on me l'eût demandée, je ne l'aurais pas faite. J'aurais répondu : « Avant de nous séparer, montrez-nous que la conviction qui nous unit est erronée. »

Enfin, d'après la même lettre, je me serais engagé encore à tout rejeter du fond du cœur ; tandis que j'ai écrit simplement au Saint-Père, qui nous avait promis de faire délivrer Cantianille, que je cessais de lui parler de notre mission divine, pour ne plus lui demander que cette faveur. En effet, je n'en ai plus rien dit ; Sa Sainteté ayant refusé ensuite de faire exorciser Cantianille, je l'en ai priée de nouveau, une fois ou deux, sans lui parler d'autre chose. Du reste, j'avais reçu de Dieu l'ordre de ne plus rien en dire.

Tel était donc l'étrange document d'après lequel on jugeait, à Auxerre, notre voyage à Rome ; document dont personne ne me fit la communication officielle, bien qu'il me regardât moi seul, et que j'aurais dû le connaître seul, ou au moins avant tout autre.

On comprendra sans peine quelle arme c'était qu'une pareille lettre entre les mains de nos adversaires. Chacun criait à mon père : « Obéissance, obéissance aveugle!... Rome a parlé, la cause est jugée!... » Impossible de faire entendre que nous n'avions pas été examinés. — On nous avait examinés, et très sérieusement... Il y avait eu des cardinaux choisis pour cela... Que sais-je?.. Chacun, à Auxerre, connaissait beaucoup mieux que nous ce qui s'était passé. Et quand on n'avait plus d'autres ressources, on disait à mon père qu'il ne savait rien lui-même, que nous l'avions trompé à Rome, en lui racontant les choses tout différemment de ce qu'elles étaient. Il est vrai

(1) Monseigneur de Sens, trompé comme beaucoup d'autres par cette lettre de Rome, m'ayant rappelé le 16 mai dernier ces prétendues promesses faites avec serment, voici ce que j'ai eu l'honneur de lui répondre...

« ... Qu'à Auxerre on ait cru à ces promesses, à ces serments sur la foi de l'étrange lettre que Votre Grandeur y a envoyée au mois de décembre, je le comprends ; mais me demander à moi-même d'y croire, exiger de moi que je les accomplisse, ces promesses que je n'ai jamais faites, ces serments que je n'ai jamais prêtés, qu'on ne m'a pas même demandés et que j'aurais refusés positivement si on me les eût demandés, vraiment, Monseigneur, c'est exiger plus que je ne puis faire. »

que nous lui lisions toutes nos lettres au Pape, et que, par elles, il pouvait juger de la véracité de nos récits... Mais, halluciné comme il l'était, il croyait sans doute entendre le contraire de ce que nous lui lisions.

La ressource la plus puissante contre toutes nos réponses, celle qu'on avait toujours employée avec un incontestable succès, c'était de ne pas écouter...

Non seulement les prêtres et les hommes d'âge, mais n'importe qui, des femmes, des jeunes gens, tout le monde se reconnaissait le droit, et presque le devoir, d'apprendre à mon père ce qui avait été dit et fait, et ce qu'il devait faire lui-même... Voulait-il répondre ?... on levait les yeux au ciel avec pitié !... on portait la main au front, pour lui faire comprendre poliment qu'il avait perdu la tête ! Mais l'entendre !... non... Lui permettre d'achever sa pensée !... bien moins encore !... Et, s'il ne se rendait pas à toutes ces injonctions, on le traitait comme un hérétique et un excommunié, ou plutôt comme on ne devrait traiter ni excommunié, ni hérétique. A peine quelques personnes voulurent elles l'entendre, et celles-là comprirent sans peine qu'au fond de cette affaire, si ridiculement travestie, il y a des faits bien extraordinaires et qui auraient mérité de l'autorité épiscopale et pontificale autre chose que des condamnations sans examen...

Mais, au milieu de toutes ces discussions, ce qui paraissait beaucoup plus que la logique et l'amour du vrai, c'était la haine contre Cantianille. Pauvre femme ! Comme on la traitait !... Que d'injures ! Que de calomnies !... Quelle boue lancée contre elle, de tous côtés !...

« On ne pourra donc pas la faire mettre en prison ! » disait à mon père telle personne des plus pieuses. « Il faudrait allumer un grand feu sur la place et l'y jeter », ajoutait une autre... Quel zèle pour la gloire de Dieu !

Quant à ce livre, nous l'annoncions comme une explication. « Attendez donc, disions-nous aux uns et aux autres, attendez, nous dirons tout. Vous aurez sous les yeux toutes les pièces, vous jugerez alors. » Mais pourquoi attendre ? on savait tout ; pas besoin d'explication. Notre ouvrage à peine commencé était condamné sans appel. C'était un livre hérétique... un livre politique... un livre contre l'Eglise... un tissu d'absurdités et de folie... Les uns préparaient un grand éclat de rire pour en accueillir l'apparition ; d'autres pleuraient déjà sur les immoralités que j'allais y mettre... (*A suivre*).

A TRAVERS LES REVUES

LA SCIENCE OCCULTE DANS LES ANCIENS SANCTUAIRES.

M. Julien Cordier a fait, le 7 mai dernier, une très intéressante conférence à la Société d'Etudes psychiques de Nancy sur : « La science occulte dans les Anciens Sanctuaires », qui a paru dans le *Bulletin Officiel* de cette Société.

Nous en publions quelques passages.

Les initiateurs des vieux Sanctuaires étaient d'une autre envergure que nos éducateurs d'aujourd'hui. Loin de tendre à atténuer la volonté, à amortir l'imagination, à brider les grands désirs, pour y substituer l'obéissance, la mémoire mécanique, la règle étroite et l'esprit compassé, ils suscitaient les facultés actives de l'être humain, son initiative sous toutes les formes ; ils éveillaient de bonne heure en lui le sentiment de sa responsabilité en éduquant sa liberté. Ils enseignaient, ils montraient que toutes les hardiesses de l'esprit et du vouloir sont salutaires, quand elles se manifestent chez un homme qui, par une éducation appropriée, a appris par lui-même à conquérir sur soi l'empire.

Le respect de la conscience, de la raison des disciples, était absolu dans ces temps reculés. Aucune croyance n'était imposée à personne par les Maîtres enseignants.

Et les croyances variaient dans leur expression et dans leur intimité individuelles, suivant la capacité de croire, de savoir et de sentir de chacun. On donnait à toute personne la dose de connaissances qu'elle était susceptible de s'assimiler.

Mais chez tous, depuis l'artisan jusqu'à l'homme d'Etat et au sacerdote, on s'efforçait de créer une personnalité, une volonté, un caractère. Tandis qu'aujourd'hui, trop souvent, certains éducateurs s'appliquent à former de âmes à l'obéissance, à l'abnégation servile, à l'humilité déprimante, parce qu'ils les destinent à la servitude.

Autrefois, on savait que ni l'œuvre humaine, ni l'œuvre divine où l'homme est appelé à collaborer, n'ont rien à espérer du concours de ces pauvres âmes éteintes, et l'on poursuivait la rénovation de l'individu tout entier pour créer en lui l'homme spirituel préparé aux grandes rénovations d'outre-tombe.

Entre les initiés, il n'y avait de différences que les degrés divers de leur initiation ; mais aucune démarcation de classe ou de caste. L'homme de la plus humble extraction était admis, s'il le voulait, à tenter, à ses risques et périls, son initiation aux plus hauts mystères, et la distinction moderne entre clercs et laïques était inconnue. Il y avait seulement des initiés plus spécialement chargés des rites religieux et des cérémonies du culte, mais leur science était la même que celle des autres initiés de leur grade.

Il en résultait que tous les initiés de tous les peuples, recevant dans tous les temples la même éducation et la même instruction, possédant sur l'homme individuel et social, sur Dieu, sur la Nature, les mêmes hautes et secrètes connaissances, demeuraient tous d'accord sur les grandes questions directrices de l'humanité. Le résultat fut, pendant près de trente-cinq siècles, une paix intersociale et internationale, à peu près universelle, et l'absence, jusqu'au triomphe du christianisme *ecclésiastique*, de ce que le monde moderne a connu et subi sous le nom de *Guerres de religions*. Car tous les esprits supérieurs concevant de la même façon la vérité religieuse, la diversité apparente des religions ou des cultes populaires ne voilait pas au regard de leur intelligence éclairée l'unité, l'harmonie des principes qui formaient la vie commune et cachée, la flamme inspiratrice de toutes ces religions elles-mêmes.

*
* *

Avant d'être admis aux Grands Mystères, on subissait des épreuves physiques, morales et intellectuelles qui se renouvelaient plus tard sous des formes variées, pendant le cours de l'Initiation.

Arrivé à un certain degré, l'initié était tenu, par les serments les plus sacrés et sous des sanctions qui pouvaient

aller jusqu'à la perte de la vie, de ne jamais faire connaître au vulgaire ce qu'il avait appris. Il ne devait en parler publiquement qu'en enveloppant sa pensée sous le voile d'allégories ou de symboles dont on ne pouvait pénétrer le sens caché qu'à la condition d'en avoir la clef (1).

Après avoir indiqué ainsi sommairement ce qu'était l'instruction dans les anciens sanctuaires, le conférencier a exquissé en quelques traits expressifs l'*objet* et la *méthode* de la science occulte.

Son objet, c'était la connaissance de l'*Invisible*. Pour la science antique, l'Invisible c'est le vrai réel, c'est ce qui est intéressant, c'est ce qui persiste sous les formes changeantes du monde sensible.

Le visible n'est qu'une apparence, en ce sens qu'il ne nous fait point connaître l'être en soi, pas même l'être relatif, mais seulement la forme de l'être, sa modalité dans les rapports passagers qu'elle peut avoir avec nous.

Cette façon d'envisager les choses, était exprimée chez les anciens par cette formule : Le visible manifeste l'invisible. Ils n'étudiaient donc le visible que pour pénétrer jusqu'à l'invisible.

Pour nous, modernes, c'est au contraire le visible qui nous intéresse, qui nous passionne. Nous considérons que c'est lui qui est le seul réel ; nous ne croyons qu'à lui, et ceux qui nous parlent de rechercher l'invisible nous semblent un peu naïfs ou même quasi-fous.

Quand nous avons observé, décrit, pesé, analysé les choses que nous voyons, nous nous en tenons là, nous sommes satisfaits. La science antique considérait qu'il n'y avait de vraiment scientifique que la connaissance des principes, la pénétration laborieuse jusqu'à la raison d'être des choses.

PRÉDICTION DU Dr MUEHLENBRUCH RÉALISÉE

Nous lisons dans la *Revue Spirite* la relation d'une intéressante prédiction réalisée. Elle ne peut qu'intéresser les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* :

M. le Dr Max Muehlenbruch de Oakland (Californie), que les lecteurs de la *Revue Spirite* connaissent par mes nombreux articles, publiés sur sa merveilleuse médiumnité de 1899 à 1901, m'a envoyé en janvier 1901 sa brochure : « Dr Max Muehlenbruchs sixth edition of prophecies », publiée à Oakland en décembre 1900. Parmi de nombreuses prédictions, qui se sont réalisées, ou qui attendent leur réalisation, se trouve la suivante :

« Heavy earthquakes will be felt in Guatemala, with much damage. The atmospheric condition toward Guatemala will look unfavorable from April 1902, to september 1903 ».

Ce qui veut dire :

« De grands tremblements de terre auront lieu au Guatemala et causeront beaucoup de dégâts. Les conditions atmosphériques seront défavorables pour le Guatemala depuis le mois d'avril 1902 jusqu'au mois de septembre 1903.

Cette prédiction du Dr Muehlenbruch vient de se réaliser en avril dernier.

Voici ce qu'à ce sujet raconte la *Presse quotidienne russe* du 10 et 11 mai :

« Les journaux étrangers apportent les détails suivants sur le tremblement de terre au Guatemala : « C'est dans la soirée du vendredi 18 avril que le premier tremblement de terre s'est produit. Il était environ 8 h. 1/2 du soir. Ce tremblement de terre fut si fort et d'une durée si inusitée que l'épouvante ne tarda pas à s'emparer des habitants.

Dans la capitale, les habitants ont été saisis de panique et se sont précipités à travers les rues, beaucoup à peine vêtus. La panique a été irrésistible et s'accentua encore par l'extinction subite et totale de la lumière électrique dans les rues et dans les maisons. La population épouvantée fuyait dans toutes les directions. Des milliers de personnes couraient, terrifiées, çà et là, se lamentant et, tout à coup, s'agenouillant et priant. Pour comble de malheur, une pluie diluvienne vint s'abattre sur la ville et en un clin d'œil transforma les rues en véritables torrents. — Le tremblement de terre se renouvelait de minute en minute. D'immenses clameurs se faisaient entendre de toutes parts. Les rues se remplissaient de gens anxieux, en quête d'un lieu sûr pour s'abriter. Les invocations religieuses des uns, les cris déchirants des autres, les lamentations désespérées de la plupart, tout cela contribuait à augmenter l'alarme, le désordre et la confusion générale. — Dans la capitale, heureusement, les pertes, quoique énormes, ne furent que matérielles. Mais il n'en était pas de même pour les départements. Dès le lendemain, les premières nouvelles arrivaient sinistres et désespérantes. Des villes entières avaient disparu : *San Marcos*, *San Pedro*, *Ocos*, *Mazatenango*, etc. Mais le plus grand désastre qu'on eut à enregistrer, ce fut la ruine de *Quezaltenango*, la deuxième ville de la République de Guatemala. Les morts se comptent par centaines et le nombre des blessés est considérable.

C'est une catastrophe sans précédent à Guatemala, du moins dans les temps modernes. »

JOSEPH DE KRONHELM.
Gajsin, Podolie, Russie.

COLVILLE

Quelques épisodes de la vie d'un médium

Notre confrère *La Lumière* publie, dans son numéro de juillet, une étude du docteur Lux sur le fameux médium Colville qui vient de donner à Londres une importante conférence et qui a dévoilé à ses auditeurs certains incidents, très curieux, de sa vie médianimique. . . . .

Lorsque pour la première fois, dit-il, je me présentai en public, mon impression fut la même que celle que j'avais souvent ressentie dans des réunions particulières, alors que je me plaçais volontairement sous l'influence mentale du psychologue expérimenté qui pouvait me transmettre et transmettre à d'autres, par ma bouche, les enseignements qu'il désirait donner, en profitant de mon état de suggestibilité. Mais quoiqu'il me présentât absolument comme son *sujet* et quelque disposé que je fusse à l'être réellement, je ne voulus jamais me mettre entre les mains d'un mesmériste professionnel ou d'un docteur poursuivant des expériences d'hypnotisme. L'idée de recevoir ou de transmettre ainsi quoi que ce soit m'était antipathique, par la

(1) Voir *Jamblique* dans son livre *Des Mystères des Egyptiens*.

Consulter également Hérodote, Plutarque, Porphyre et Apulée dans leurs ouvrages ; et parmi les modernes : *Delaage* : *La science du vrai* ; *Christian* : *Histoire de la magie* ; *Papus* : Traité méthodique des sciences occultes. *Saint-Yves d'Alveydre* : Mission des Juifs.

seule raison que je ne voulais pas me laisser placer en état de passivité ou de suggestion.

Je me vois encore, un dimanche soir, le 4 mars 1877, sur l'estrade de Doughty-Hall (un édifice maçonnique qui n'existe plus), en face de la nombreuse assemblée venue pour entendre le petit chat (*Kitten*) conférencier — on m'avait donné ce nom à cause de mon jeune âge — débiter un discours dont le sujet allait être choisi par un vote des auditeurs. Après le chant d'un hymne pour l'ouverture du service, qui était semi-religieux, je me levai et fis une évocation dans des termes qui sortaient de ma bouche sans préparation ou volonté consciente de ma part. Un second hymne ayant été chanté, le président, James Burns, bien connu alors comme éditeur du *Médium and Daybreak*, annonça que le jeune conférencier allait prononcer un discours d'inspiration sur la question que l'Assemblée voudrait bien choisir. Cette déclaration ne me causa pas la moindre émotion. J'étais indifférent, insensible à toute appréhension et plein de confiance, convaincu qu'une intelligence supérieure à ma personnalité me viendrait en aide et me mettrait à la hauteur des circonstances. Sitôt après le vote à mains levées décidant du sujet que j'allais avoir à traiter, je me levai et commençai mon discours.

Je parlai une heure durant sans aucune hésitation, puis je m'assis ; je ne ressentais ni fatigue, ni surexcitation. On chanta un troisième cantique et ensuite M. Burns pria l'assemblée de vouloir bien désigner quelques sujets pour un poème improvisé. Trois ou quatre thèmes ayant été proposés, aussitôt que le président eut proclamé celui qui avait obtenu la majorité des voix, je me levai pour la troisième et dernière fois de la soirée et m'entendis débiter un certain nombre de vers, sans arrêt et aussi aisément que s'ils eussent été casés d'avance dans mon cerveau ; j'ai pourtant l'intime conviction qu'ils n'étaient imprimés nulle part et que je les entendais réciter pour la première fois. Le bruit fait autour de cette mémorable conférence causa, il y a vingt-cinq ans, une émotion considérable ; mais les événements se succèdent de nos jours avec rapidité et une nouvelle génération s'est élevée depuis l'époque où j'étais un jeune prodige, une des merveilles du XIXe siècle, sans parler de tout ce que les journaux racontaient sur mon compte — choses que j'ai depuis longtemps oubliées...

Colville fut l'auteur d'un véritable *miracle de guérison* :

A la fin, dit-il, d'une conférence que je fis à un « *camp-meeting* » sur les bords du lac Merritt, près d'Oakland, une femme, infirme depuis fort longtemps, tendit ses béquilles à son mari et rentra chez elle sans aide, et jamais plus elle n'eut besoin de ses béquilles. Ce miracle de guérison se fit sans intention de ma part, car je ne savais pas qu'il y eût dans l'assemblée une femme infirme. Le seul rôle que j'aie joué dans l'accomplissement de ce fait merveilleux, c'est que je fus poussé à dire, en terminant l'exposition de ma doctrine philosophique sur la guérison des maladies : « Vous pouvez vous servir de vos membres, si vous le voulez avec fermeté, peu importe la longueur du temps que vous n'avez pu en faire usage. » Je n'avais pas l'idée de m'adresser à personne en particulier, et personne ne fut plus étonné que moi de ce miracle. Mon explication du fait est double : je suis fermement convaincu qu'il y avait avec cette malheureuse femme une influence agissant en dehors de ma connaissance, et je le suis aussi que l'auto-suggestion produite chez elle favorisa puissamment la guérison. Le cas est entouré de toutes les garanties d'authenticité, et sa relation est sous presse pour paraître dans un supplément à mon principal ouvrage : *The Spiritual science of Health and Stealing*, sous le titre de : *Testimony of MM. Lily Bothwell*. . . . .

Colville, combattant les théories de Thomson Jay Hudson sur les deux esprits (subjectif et objectif) et les deux mémoires qui leur appartiennent, montre qu'il n'y a pas de différence entre le message télépathique et le message spirite, et que, sous ce rapport, l'esprit incarné et l'esprit désincarné fonctionnent de la même manière.

Parmi les nombreux faits de prémonitions, d'avertissements ou de voyance dont il a été le sujet, Colville choisit les suivants que nous donnons en abrégé : Un jour, il devait se rendre de San-Francisco à Los-Angeles pour y faire quelques conférences ; il prit son billet pour le bateau devant partir le jeudi, mais en remontant Market-Street, il entendit une voix lui dire : « Changez votre ticket et prenez le train ; le bateau n'arrivera pas avant lundi. » Il ne prêta attention à cet avertissement qu'après qu'il lui eût été répété deux fois et alors il alla changer son billet contre un ticket de chemin de fer, malgré les protestations de l'agent qui lui affirmait que les paquebots arrivaient toujours en temps utile.

En prenant le chemin de fer, il demanda mentalement quelle serait la cause du retard du bateau et il reçut distinctement cette réponse : « Accident au propulseur, pas de danger, mais bateau obligé de retourner pour réparations ; arrivera sain et sauf lundi. » A son arrivée à Los Angeles, il dut annoncer à ses amis, qui l'attendaient par le bateau, pourquoi il avait pris le train. Il fit ses deux conférences le lendemain ; samedi et dimanche se passèrent sans arrivée du paquebot, qui ne parvint à destination que le lundi matin pour les causes susdites.

Autre fait de caractère tout différent : en 1895, à Londres, il se réunissait deux fois par semaine à minuit avec quelques personnes, puis de deux à trois heures du matin les assistants concentraient leurs regards et leurs pensées sur un grand globe de cristal, placé sur une grande table, et lorsque les visites se produisaient, chacun racontait, les yeux fermés ou non, ce qu'il avait vu. Un jour Colville décrivit ainsi des scènes qui se passaient dans une maison de Brighton où habitaient les parents et d'autres proches d'un jeune officier de l'armée, dont le régiment fut envoyé peu après aux Indes.

Quelques mois après, l'officier étant à Calcutta, et Colville à New York, ce dernier eut la vision de l'officier ; il le voyait aussi nettement que s'il avait été corporellement à côté de lui, et des amis lui offraient pour son jour de naissance une paire de belles brosses à cheveux militaires, garnies d'ivoire au dos, avec son chiffre incrusté de bleu et d'or ; il voyait ces objets aussi clairement que s'il avait été avec l'officier dans une même chambre, tous deux examinant ensemble les cadeaux. Colville reçut quelques semaines après une lettre où les brosses étaient décrites exactement et qui contenait ces mots : « Je suis sûr que vous recevez en ce moment un télégramme télépathique de moi. »

Dr LUX.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10